L'ARCHE *Editeur*

Lars NORÉN

Eaux dormantes

Traduit par
Claude BAQUE / Katrin AHLGREN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

EAUX DORMANTES

Lars Norén

Traduction de Katrin Ahlgren et Claude Baqué

(octobre 2006)

Titre original : Stilla Vatten

L'auteur est représenté par l'Arche Editeur

EMMA

DANIEL

JUDITH

MATTIAS

SOPHIE

JOSEPH

JONAS

PREMIER ACTE

Trois hommes et trois femmes sont assis autour d'une grande table rectangulaire, avec nappe blanche, service en porcelaine, verres, restes de nourriture, etc… La table est dressée pour sept. Ils viennent de terminer le dîner. La pièce est vaste et sombre. Seule la table est éclairée.

Au début, ils sont assis. Trois minutes de silence.

MATTIAS, *sourit*. Pourquoi ce silence ?

DANIEL. On n'a rien à se dire.

JUDITH. Moi, j'ai beaucoup de choses à dire.

DANIEL. Ne les dis pas.

JUDITH. Je peux dire…

MATTIAS. *s'essuie la bouche avec sa serviette, la repose*. Pourquoi ça ne laisse pas de marques sur la serviette ?

DANIEL. Je pensais que tu allais dire que c'était très bon.

MATTIAS. C'était très bon.

EMMA. C'est vrai ?

JUDITH. Très.

MATTIAS. Oui, c'est ce que j'ai dit.

SOPHIE. Affreux.

MATTIAS. J'ai trouvé, moi aussi.

JOSEPH. Oui, c'est vrai.

DANIEL. Qu'est-ce qu'on a mangé ?

EMMA. Ce n'était que de la nourriture… Merci.

DANIEL. Je ne me souviens pas de ce que j'ai mangé, mais je me souviens que c'était moi.

MATTIAS. C'est nous qui te remercions.

JUDITH. Je ne pourrais plus avaler la moindre bouchée, même si ma vie en dépendait.

JOSEPH. Non. Moi non plus.

Un temps.

EMMA. Quel calme. On va attendre pour le fromage ?

SOPHIE. Quel fromage ?

EMMA. Le fromage.

JUDITH. Tu as vraiment tout prévu.

DANIEL. Vous devriez aller voir la cuisine à quoi elle ressemble. Allez voir la cuisine à quoi elle ressemble. On n'arrive même plus à voir que c'est une cuisine normale. C'est incroyable. On dirait la cuisine d'un restaurant à Bangkok. Je n'arrive pas à comprendre comment une personne à elle seule peut utiliser autant d'ustensiles en aussi peu de temps pour préparer deux plats pour six personnes. Moi, les choses que j'utilise dans la cuisine, je les lave et je les range après les avoir utilisées. Quelqu'un qui entrerait dans la cuisine après moi, trois minutes avant que je termine ce que je suis en train de préparer, ne pourrait pas voir qu'il y a eu quelqu'un. J'aurais l'air d'un visiteur de passage. Je lui ai dit que la meilleure solution serait qu'elle soit nue au moment de contacter le traiteur. On éviterait tout ça. *Il parle doucement, détendu, comme s'il éprouvait une certaine résignation.*

MATTIAS. Comment c'est ?

DANIEL. Un peu irritant, comme tu peux voir. J'aime cette sensation immédiate et simple que j'éprouve quand je rentre le matin dans une grande cuisine aménagée de manière fonctionnelle où tout est bien rangé, quand je suis levé et que j'ai envie de prendre mon petit déjeuner. Je n'aime pas être saisi de réflexes de vomissement dans ces moments là.

MATTIAS. C'est à Joseph que je demandais.

DANIEL. J'ai cru que c'était à moi que tu demandais.

MATTIAS. Non, je demandais à Joseph.

JOSEPH. Pourquoi ?

MATTIAS. Parce que je veux savoir comment c'est.

JOSEPH. Comment c'est ? C'est bon. Et pour toi ?

DANIEL. Pourquoi c'est à Joseph que tu demandes comment c'est ? Pourquoi ce n'est pas à moi que tu demandes comment c'est ?

MATTIAS. Parce que je le sais déjà.

JUDITH. Pourquoi tu t'appelles Joseph ?

JOSEPH. Parce que mes parents m'ont donné ce nom. Mes parents m'ont donné ce nom. Ils me l'ont donné.

Un temps.

SOPHIE. C'était comment cet été ?

JUDITH. Quel été ?

JOSEPH. C'était bien ?

MATTIAS. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JUDITH. On était à Bergen-Belsen… Vous étiez où, vous ?

SOPHIE. En Allemagne ?

JUDITH. Oui, dans ce pays étrange.

MATTIAS. Oui, diesem eigenartingen Land.

DANIEL. Un moment. Attends un peu. Qu'est-ce que tu as dit ? Tu as dit que vous étiez à Bergen-Belsen ? Vous avez passé vos vacances à Bergen Belsen ?

MATTIAS. Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

DANIEL. J'ai dit "Vous avez passé vos vacances à Bergen Belsen" ?

MATTIAS. Bien sûr que non. Une visite seulement. On est sortis de l'Autobahn près de Hannover pour aller visiter le musée qui est là-bas, c'était sur la route des vacances, on était en France cet été. En Provence. Du côté de Gouy. C'est là qu'on a passé nos vacances.

JUDITH. Vaucluse, Provence.

MATTIAS. Là où on va toujours.

JUDITH. Près d'Avignon.

MATTIAS. On a traversé l'Allemagne, et puis Neuchâtel, Bern et les Dolomites.

JUDITH. Les Dolomites… C'était très très beau.

SOPHIE. Tout le monde était en France cet été.

JOSEPH. Tout le monde ?

SOPHIE. Tous ceux à qui on a demandé où ils étaient cet été. Ils étaient en France.

JOSEPH. Pas nous.

SOPHIE. Pas nous.

JOSEPH. C'était l'année dernière, il y a peut-être deux ans. Je ne m'en souviens pas.

MATTIAS. Pas tout près d'Avignon.

JUDITH. Pas tout près, non, mais pas si loin non plus.

SOPHIE. Il y a deux ans, déjà ?

JOSEPH. Que quoi ?

MATTIAS. J'ai demandé à Judith, ma femme, de sortir de l'Autobahn, quand on a vu le panneau pour Bergen, à quelques kilomètres de Hannover et de prendre la route qui mène à Bergen – c'est le chef-lieu – qui se trouve près de Hannover, relativement près, on pouvait aller y jeter un œil, comme on était relativement près, et qu'on avait du temps devant nous.

JUDITH. Tu m'as proposé, Mattias. Tu ne me l'as pas demandé. Mattias ne me demande pas de faire des trucs. Il n'est pas comme ça. S'il veut quelque chose, il me le propose.

DANIEL. Quel genre de trucs ?

JUDITH. Ah… des trucs qu'il veut que je fasse. En tout cas je suppose… que ce sont des trucs qu'il veut que je fasse.

JOSEPH. Et elle a fait ça ? Elle est sortie de l'Autobahn et elle a pris la grand-route pour Bergen-Belsen ?

MATTIAS. Oui, elle a fait ça.

JUDITH. Oui, j'ai fait ça.

DANIEL. Brave fille. Je la connais depuis si longtemps que je ne veux plus m'en souvenir.

JUDITH. Mais il n'y avait que des photos, des textes, des plans et des affiches et une grande maquette du camp lui-même, de comment c'était à l'époque, et puis quelques rares vêtements.

EMMA. Pour les grands et les petits ?

JUDITH. Les petits et les grands.

DANIEL. Tu t'attendais à quoi ? Dis moi à quoi tu t'attendais ?

JUDITH. J'aurais pu faire quelque chose.

DANIEL. Mais c'est ce que tu fais.

JUDITH. Je ne sais pas. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. C'était une idée de Mattias.

MATTIAS. On s'est promené là-bas un petit moment… on dit que c'est le trou du cul du monde, mais c'est un cimetière.

DANIEL. C'est les deux.

JUDITH. La première nuit on a dormi à Lübeck. On a garé la voiture dans un grand parking un peu à l'écart, dans un quartier condamné à la démolition, n'importe qui aurait pu forcer le coffre et emporter les bagages. Tout ce qu'on avait.

MATTIAS. Mais ça n'était pas si près qu'on l'avait pensé, une fois arrivés. Une cinquantaine de kilomètres, à peu près. La route n'en finissait plus. Elle l'a fait, bien sûr. Mais elle s'enfonçait toujours plus loin. Vous avez fait quoi, vous ?

JOSEPH. On était chez moi, dans ma maison.

SOPHIE. On n'a rien fait. On n'a vu personne de tout l'été. *À Emma*. Et vous ?

EMMA. Pardon ? Nous ?

JOSEPH. Oui. Qu'est-ce que vous avez fait cet été ?

EMMA. Nous… nous… Qu'est-ce qu'on a fait ?

JUDITH. Ça nous a semblé très loin, sans doute parce qu'on suivait deux camions militaires anglais, qui roulaient à trente à l'heure.

DANIEL. Tu es sérieuse ? Tu n'arrives pas à te rappeler ?

EMMA. Quoi ?

DANIEL. Ce qu'on a fait cet été.

EMMA. Mais bien sûr que je me rappelle.

JUDITH. Bien sûr qu'elle se rappelle.

DANIEL. On a fait quoi alors ? On a fait quoi, bordel ?

EMMA. Ben, on… C'était quoi au juste ?

DANIEL. Oui ? Bretagne… ça te dit quelque chose ?

EMMA. Oui… c'est ça.

DANIEL. Nous sommes partis trois semaines en Bretagne, sur la côte atlantique, dans un endroit nommé Raguenès, nous avons logé dans un hôtel. Nous étions les seuls dans l'hôtel et puis nous sommes partis cinq jours à New-York. Nous avons logé dans un autre hôtel, le Waldorf Astoria. Horriblement cher, surfait et sale. Je te raconte ça parce que tu as l'air de l'avoir oublié. Nous avons passé de très bons moments. Au cas où tu l'aurais également oublié.

EMMA. Je ne l'ai pas oublié. Je ne l'ai absolument pas oublié. Seulement ça ne m'est pas venu à l'esprit. Pourquoi je l'aurais oublié ?

JUDITH. Moi, j'oublie tout le temps.

EMMA. J'y étais pourtant.

DANIEL. Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi tu oublies les choses. Je ne sais pas pourquoi tu te souviens des choses. Je ne sais pas pourquoi tu ne trouves jamais tes clés.

MATTIAS. Elle n'a peut-être pas envie de revenir.

DANIEL. C'est possible. *À Joseph*. Ta veste est fichue.

JOSEPH. Oui, c'est vrai. Elle est un peu fichue.

Ils regardent tous vers la sortie, sans rien dire.

MATTIAS. Si on savait pourquoi on fait les choses, on ne les ferait sans doute pas. On les fait pour comprendre pourquoi on n'a pas renoncé… à les faire.

SOPHIE. Elle est fichue.

JOSEPH. Oui, c'est vrai. Te fais pas de souci.

SOPHIE. Je m'en fais pas. Je me fais pas de souci. Pourquoi je me ferais du souci ?

JOSEPH. Je ne sais pas.

MATTIAS. Maintenant j'avance d'un pas.

DANIEL. Je suis tout à fait conscient du pourquoi des choses que je fais. Je les fais pour que ça ne s'arrête jamais.

EMMA, *à propos de l'assiette, dans laquelle reste de la nourriture*. Est-ce que je dois lui laisser ?

JUDITH. Il n'y a pas touché.

EMMA. Je vois bien.

DANIEL. Il n'a pas cessé de la toucher, mais il n'a rien mangé.

JUDITH. Pourtant il a trouvé ça bon.

EMMA. Il faut donner à ceux qui ne possèdent rien.

SOPHIE. Il fait pas une putain de chaleur, ici ? On se croirait dans un crématorium.

JUDITH. Non, moi j'ai froid.

SOPHIE. Tu as froid ? Comment ça ?

JUDITH. Je crois.

EMMA. Tu es tellement maigre, aussi. On pourrait presque regarder à travers toi. Tu es translucide. Transparente. Tu es comme un rayon de lumière à travers un trou de serrure.

SOPHIE. J'ai toujours envie de rire, quand je suis vraiment touchée par quelque chose. Quand mon frère a été enterré, j'ai eu envie de rire à l'enterrement, parce que je me suis dit que lui et moi on aurait trouvé la

situation comique, tout ces gens en deuil. Quand j'ai pensé à ça, j'ai commencé à rire. Après j'arrivais plus à m'arrêter. Je savais qu'il aurait trouvé la situation comique, s'il avait pu voir tout ces gens assis, là, avec un air grave et triste. Il faisait des études de droit. Il était néo-nazi. Vous étiez en France, vous aussi ?

EMMA. Apparemment. Apparemment on y était.

JOSEPH. Quel temps il a fait?

DANIEL. Ça n'était pas cancérigène.

MATTIAS. Krebserregend.

EMMA. Beau. Magnifique…Tu sais, la France.

DANIEL. Déprimant.

EMMA. Mais on s'est baignés… dans l'Atlantique.

DANIEL. Trois minutes.

EMMA. On a pique-niqué sur la plage. Je suis allée au village et j'ai acheté du poulet, des tomates, du pain et du vin… Le genre de truc qu'on fait.

DANIEL. Ça lui a pris trois heures. Elle est partie pendant trois heures. C'était irréel.

EMMA. Il y avait un vieux chien malade là-bas, un chien des sables. Il se masturbait contre moi, il se promenait tout seul. Il n'y avait personne pour s'en occuper. Je n'arrive pas à l'oublier. J'y pense assez souvent.

JUDITH. On est vraiment bien assis sur ces chaises.

DANIEL. C'est le but de l'affaire.

JUDITH. On s'affaisse. On se sent décontracté. *Elle s'est laissée glisser jusqu'à l'extrême bord de la chaise.*

DANIEL. On écarte les jambes. C'est le but de l'affaire.

JUDITH. Oui... C'est pas facile de trouver des chaises qui soient jolies à regarder et qui soient confortables en plus. Il faut presque réfléchir, avant de se décider, si tu préfères des chaises à regarder ou si c'est des chaises pour s'asseoir qui te feraient le plus plaisir à la longue.

SOPHIE. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

DANIEL, *après un temps*. C'est moi qui dois répondre à toutes les questions qui se posent ? Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi il est là. Je ne sais pas pourquoi je suis là. Pourquoi je suis là ?

MATTIAS. Il est parti depuis un bon moment.

DANIEL. Trente-cinq ans.

SOPHIE. Qui ?

JUDITH. Je m'appelle Judith.

EMMA. Je crois qu'il est en train de se laver les mains. Il a pris l'habitude de se laver les mains, quand on ne sait pas où il est.

DANIEL. Je ne comprends même pas pourquoi tu l'as invité.

EMMA. Je ne l'ai pas invité.

DANIEL. Alors pourquoi il est là ?

EMMA. Il est juste venu.

DANIEL. Comment ça ?

EMMA. Ça a sonné à l'interphone, j'étais en train de badigeonner mon poulet avec de la moutarde, celle que j'ai achetée à Pont-Aven, et de l'estragon. Je suis allée dans l'entrée et j'ai demandé qui c'était. Il a dit qu'il ne savait pas, alors là j'ai compris qui c'était. Il a dit que tu avais dit que vous alliez vous voir pour prendre une tasse de café dans un café. Il a demandé s'il était en retard ou s'il s'était trompé de jour et où se trouvait le café. Dix minutes, ça a duré. Tu l'aurais fait ?

DANIEL. Bien sûr. Un jour, dans le futur. Pas ce soir. Il ne boit même pas de café. Il s'assied seulement, il porte la tasse à la bouche et il fait semblant de boire.

EMMA. Alors pourquoi lui dire qu'il devrait passer prendre un café… si tu sais qu'il ne boit pas de café ?

JUDITH. Le café, ça n'a rien à voir. Il s'agit d'autre chose.

MATTIAS. De chaleur, de relations… de chaleur humaine.

DANIEL. Il ne boit ni café ni thé ni quoi que ce soit. C'est ça le problème. Son problème. Pas mon problème. Tu ne t'en es pas aperçu ? C'est important pour moi que tu puisses voir comment il est. Que je puisse voir que tu vois comment c'est. C'est important pour moi que tu puisses t'en apercevoir. Que je puisse voir que tu t'en aperçois. Même si c'est inutile.

EMMA. Il t'aime.

DANIEL. Je pensais que tu m'aimais.

MATTIAS. Je suis Mattias… Je m'appelle Michael. À l'âge de seize ans j'ai travaillé pendant quatre mois dans un village qui s'appelle Dorfmark, du côté de Bergen-Belsen. J'entraînais onze chevaux de chasse et vingt-cinq chiens de chasse. Mes parents m'ont envoyé en Allemagne pour que j'aie un regard sur mon histoire.

EMMA. Il t'admire. On voit bien qu'il t'admire et qu'il te respecte. Il admire ton… énergie… ta… froideur…ta détermination, ta supériorité…ta, ta…

famille… je ne sais pas comment l'exprimer. Il ne sait pas quoi faire quand il te regarde.

DANIEL. Quand il me regarde ?

EMMA. Il ne sait pas quoi faire.

DANIEL. Moi non plus.

SOPHIE. Il est beau… il est exceptionnel d'une certaine manière.

DANIEL. Toi aussi. *Un temps*. Tu as quel âge ?

SOPHIE. Pas si jeune que tu crois.

DANIEL. Pourquoi pas ?

SOPHIE. Qu'est-ce que je dois dire ?

DANIEL. Je ne sais pas.

JUDITH. Je l'ai vu l'autre jour, dans la galerie marchande, place de Sture. Je venais de la piscine de Sture où j'avais fait du sport pendant une heure, puis massage et puis sauna. Il était dans le passage, au rond-point, là où on peut voir les livres de la librairie de Hedengren, il s'approchait des gens qu'il ne connaissait pas, il tendait la main et il demandait de l'argent pour se procurer une carte de téléphone, il avait un coup de fil important à passer.

EMMA. Sûrement toi qu'il voulait appeler.

DANIEL. Qui ça ?

EMMA. Jonas. Ton frère.

DANIEL. Jonas ? *Un temps bref.* Je l'aime. Je l'aime comme un frère. Je lui parle au téléphone. Ça me fatigue, mais je ne le montre pas. Même à moi.

Silence.

JOSEPH, *sert du vin à ceux qui sont près de lui, puis regarde Daniel. Après avoir remarqué le regard de Daniel, qui suit le moindre mouvement*. Qu'est-ce que tu aimerais ?

DANIEL. Moi ? *Tranquillement.* Quelqu'un de plus jeune. Quelqu'un qui ne me déteste pas et qui n'oublie pas tout ce qui s'est passé une fois que c'est passé. Quelqu'un qui peut s'occuper de mon frère et qui peut lui donner l'amour qu'il n'a jamais connu et qui n'existe pas.

JOSEPH. Boire, je veux dire.

DANIEL. Boire ?

JOSEPH. Oui, qu'est-ce que tu aimerais boire ?

DANIEL. Boire ? Je pensais que tu me demandais ce que j'aimerais.

JOSEPH. Non, je t'ai simplement demandé ce que tu aimerais boire. Pourquoi est-ce que je te demanderais autre chose ?

DANIEL. J'ai cru. Tu fais ça souvent. J'entends souvent autre chose dans tes questions que ce que tu me demandes. Je ne sais pas quoi. Je me dis que ça ne vaut pas la peine de chercher ce que c'est.

JOSEPH. Mais tu t'es trompé.

DANIEL. Évidemment que je me suis trompé. Il n'y a aucune raison de me demander ce que j'aimerais. Je suis extrêmement content de ce que j'ai, merci beaucoup. Merci infiniment.

EMMA. Tu as l'air content.

JOSEPH. Extrêmement ?

DANIEL. Content, oui. Extrêmement content de ce que j'ai. Tu ne comprends pas ça ? Ça ne tient pas uniquement au fait que j'ai déjà quasiment tout ce que j'aurais pu désirer, ce qu'un jour j'ai désiré ou que je croyais que je désirais et qu'en conséquence j'ai veillé à ce que ça se réalise, ni à ce qu'il y a des désirs qu'on ne connaît pas avant qu'ils ne soient réalisés et à cause de cela on renonce à les réaliser, mais c'est avant toute chose parce que je ne suis pas du genre à me tourmenter ni à tourmenter les autres, ce qui est souvent le cas, en regrettant tout ce que je n'ai pas, ce qui n'est vraiment pas grand-chose, mais je me réjouis en pensant à ce que j'ai déjà, voilà ce que je veux. Et là-dedans j'inclus aussi Jonas. Définitivement. Et pourquoi pas ? Il n'y a personne qui n'ait besoin de quelque chose qui lui rappelle que même si tout lui réussit, il n'est pas Dieu. Voilà ce qu'il représente pour moi, Jonas. Il me rappelle Dieu. Mais il ne me rappelle pas seulement Dieu. Il est aussi un frère.

EMMA, *à voix basse.* Arrête.

DANIEL. Je l'aime. Je l'aime comme un frère. Je l'aime comme mon frère. Je n'en ai jamais eu d'autre. Pourquoi j'arrêterais ? J'arrêterais quoi ?

SOPHIE. Vous avez vu des choses à New-York ?

EMMA. À New-York ?

MATTIAS. C'est parti, là, le radotage sur New-York.

DANIEL. Je t'ai déjà raconté que nous sommes allés à New-York, toi et moi. Bien sûr, que nous avons vu des choses. Nous ne sommes pas morts. *Il rit.*

Tout le monde rit, sauf Sophie.

SOPHIE. Je me demandais juste.

MATTIAS. Ce n'est pas vrai ? On n'est pas morts ?

DANIEL. Non, pourquoi on serait mort ?

JUDITH. En fait, on ne peut pas en être sûr.

EMMA. Je ne suis pas morte.

JUDITH. Alors, je ne suis pas morte non plus.

DANIEL. Nous sommes peut-être morts, mais ça ne veut pas dire que nous n'avons rien vu à New-York.

SOPHIE. Un bon spectacle ou… une bonne pièce ?

DANIEL. C'est ça que tu voulais dire ?

EMMA. Non. On n'avait pas le temps, Daniel -

JOSEPH. Je ne crois pas qu'il y ait une bonne pièce en ce moment, qui vaille la peine d'être vue.

SOPHIE. Non ? Y a t-il à cela une explication rationnelle ?

DANIEL. Daniel avait un grand nombre de meetings de huit heures du matin à onze heures du soir, qui réclamaient son engagement absolu dans divers bureaux sur la Madison Avenue et au Lincoln Center, et qui plus est dans le foyer de son propre hôtel, le Waldorf Astoria, cet hôtel célèbre dans le monde entier et qui a connu des jours meilleurs et un personnel meilleur, s'il en a jamais connu, il y a trente ans. Ils étaient aussi difficiles à contacter que les cafards. Nous étions contraints d'habiter là, parce que nos commanditaires américains nous avaient installés là, ou bien parce qu'ils voulaient nous humilier, ou bien parce qu'ils voulaient nous impressionner. J'y suis allé entre autres pour l'expertise américaine concernant une commission de remise quasiment biblique pour une affaire d'impôts, qui dure depuis sept ans. Je suis avocat.

EMMA. Le Metropolitan est en face du Lincoln Center.

DANIEL. Pas tout à fait. C'est presque un cas de divorce, ça.

JOSEPH. J'espère bien.

DANIEL. Baryschnikow a un petit appartement au-dessus du cabinet d'avocat, au Lincoln Center, que l'on a visité à l'occasion d'un petit verre pour fêter notre arrivée.

JOSEPH. Petit comment ?

SOPHIE. Qui ?

EMMA. Il y a aussi la Juilliard School, là-bas… Tu imagines si Jessica avait pu y aller.

SOPHIE. Tu as vu que la sauce au soja japonaise, celle qu'on prend, est génétiquement modifiée ?

JOSEPH. Tu savais qu'on dépense 1500 calories lors d'un coït ordinaire ?

JUDITH. J'aime Jessica.

JOSEPH. Vous avez vu "Stomp" ?

DANIEL. Non.

JOSEPH. Vous n'avez pas vu "Stomp"?

DANIEL. Non.

EMMA. Non.

DANIEL. Non. Tu as déjà posé exactement la même question l'an dernier, l'an 2000, et l'année d'avant, 1999. C'était au vingtième siècle. Tu as demandé si on avait vu "Stomp". Non, nous n'avons pas vu "Stomp". Pourquoi, bordel, est-ce qu'on aurait dû le voir ? Qu'est-ce qu'il y a, putain, de si extraordinaire dans "Stomp"? Que toi, tu l'aies vu ?

MATTIAS. Je ne me souviens de rien de ce que j'ai vu.

SOPHIE. Il ne l'a pas vu. Par contre, moi je l'ai vu, à Londres.

EMMA. On était à New-York.

JOSEPH. Je n'ai pas dit ça. Je n'ai pas dit, je n'ai pas vu que vous avez dit que vous l'avez vu.

JUDITH. C'est pour ça que tu t'en souviens?

JOSEPH. Quelqu'un a dit que c'était très bien.

SOPHIE. C'était moi.

JOSEPH. Mais maintenant je ne sais pas si c'est bien.

EMMA. Ça me manque, le vingtième siècle. Pas toi ?

DANIEL. Non, bien sûr que non.

EMMA. Ça me manque de rester éveillée tard la nuit à regarder la guerre du Golfe, Yitzhak Rabin, sushi, Jil Sanders, Clinton… ah, ce qu'il me manque. Après lui, ce serait qui, le président ?

DANIEL. En revanche… en revanche, nous sommes allés dans trois librairies, entre autres chez Strand qui se vante en disant qu'ils ont eight miles of books dans leurs locaux, et on s'est procuré un grand nombre de livres de cuisine américaine, et tout d'un coup ça m'est revenu à l'esprit, c'était comme un flash de mémoire, quand j'en ai vu un dans la cuisine, sali par des anchois et des taches de moutarde. Qu'est-ce que tu fabriques avec les livres ? Tu t'en sers pour te torcher le cul ? Tu ne peux pas les lire ? Qu'est-ce que tu as, merde ?

JOSEPH. Vous les mettez où, les livres de cuisine ?

MATTIAS. Tu n'es pas un peu agressif ?

DANIEL. Non.

EMMA, *rit.* Il m'est venu à l'esprit que… quand Jessica était bébé elle faisait tellement caca qu'on l'appelait la petite machine à moutarde.

JUDITH, *frissonne*. Bébé, c'est le mot le plus horrible que je connaisse.

EMMA. Moi aussi.

JUDITH. Je déteste les enfants vivants.

SOPHIE. Chic, le costume. Tu devrais en mettre un comme ça. Tu l'as acheté à New-York ?

DANIEL. Merci. Non. Merci. Non. Merci. Non. Merci. Non.

SOPHIE. Tu ne l'as pas acheté à New-York ?

DANIEL. Pourquoi, j'aurais dû ?

SOPHIE. Tu y es bien allé.

DANIEL. Plusieurs fois. Je crois. Je pense. J'y suis allé plusieurs fois. À la fin, j'en avais marre.

JUDITH. C'est un Boss ?

DANIEL. Un Boss ?

JUDITH. Le costume. Le sombre. Celui que tu portes.

SOPHIE. On dirait bien.

DANIEL. Non. On ne dirait pas.

JUDITH. Non ?

DANIEL. On ne dirait pas. Ce n'est pas possible. On ne dirait pas un Boss. Jamais je n'achète du Boss. Je ne pourrais jamais, tant que j'ai toute ma tête, acheter quoi que ce soit avec Boss écrit dessus. Pas tant que j'aurai une mémoire. Pas tant que j'aurai une vie. Pas tant que je sais que ma vie aura une fin. Le père de la famille Boss, le chef Hugo Boss lui-même, l'Hydre, Hugo Boss, est celui qui a créé et qui a fait faire les uniformes SS pour les officiers SS, sur ordre de Reinhardt Heydrich, le charmant pianiste allemand.

JUDITH. Je ne savais pas ça.

DANIEL. Je le sais.

JOSEPH. Je ne savais pas ça.

DANIEL. Je le sais.

EMMA. Je ne savais pas ça.

DANIEL. Je le sais. Ma secrétaire m'a dit ce matin qu'un de mes clients avait appelé pour me dire qu'il ne pouvait pas venir aujourd'hui à 15 heures parce qu'il s'était fait arrêté, soupçonné de s'être allongé, en état d'ébriété, sur son fils de deux ans et de l'avoir étouffé. Il aurait dû venir pour une cause tout à fait différente, il y a quatre jours, ce lundi à 15 heures.

JUDITH. Et nous qui avons la cuisine remplie de Miele, de Krupp et de Siemens. On a aussi un aspirateur Miele.

MATTIAS. J'ai une cousine dont le mari a acheté une villa au bord du Wannsee.

JOSEPH. J'aurais dû acheter un nouvel aspirateur.

EMMA. J'ai essayé une robe Philip Starck aujourd'hui. On aurait dit un tube. On pouvait faire presque n'importe quoi avec cette robe.

SOPHIE. Ils étaient très chics… les uniformes… Je veux dire les uniformes SS… ils étaient chics, n'est-ce pas, vous direz ce que vous voudrez.

DANIEL. Chics ?

EMMA. J'aurais dû l'acheter ?

JUDITH. Oui, pourquoi pas ? Si elle te plaisait.

EMMA. Elle ne me plaisait pas. Elle était beaucoup trop extrême. Je suis trop vieille.

JUDITH. Ça n'a plus aucune importance, maintenant.

EMMA. Je pensais aux vêtements militaires.

MATTIAS. On est où ?

MATTIAS. Bientôt je serai mort. Je vais bientôt mourir. Je meurs bientôt. Je suis bientôt mort. Bientôt je serai mort. Je vais bientôt mourir. Je meurs bientôt. Je suis bientôt mort. Je suis mort. Mort.

DANIEL. J'ai vu que vous aviez perdu 10 milliards en annonces publicitaires.

JOSEPH. Pas nous. Les actionnaires. Je ne suis pas actionnaire. Je suis rédacteur.

DANIEL. Je suis avocat.

EMMA. Je suis rédactrice de livres pour enfants.

MATTIAS. Je suis psychiatre.

JUDITH. Je ne sais pas qui tu es.

SOPHIE. Je suis journaliste… j'espère que je serai bientôt réalisatrice.

MATTIAS. Qu'est-ce que tu dis ?

SOPHIE. Je suis journaliste… j'espère que je serai bientôt réalisatrice.

MATTIAS. Qu'est-ce que tu dis ?

SOPHIE. Je suis journaliste… j'espère que je serai bientôt réalisatrice.

MATTIAS. Non, toi.

JUDITH. Moi ?

MATTIAS. Qu'est-ce que tu dis ?

JUDITH. Je ne sais pas qui tu es ?

MATTIAS. Qu'est-ce que tu dis ? Tu ne sais pas qui je suis ?

JUDITH. Bien sûr que si. Bien sûr que je sais qui tu es. Je veux dire, je ne sais pas qui je suis.

DANIEL. Il ne s'agit pas de qui tu es, à vrai dire, mais pour qui les autres te prennent.

EMMA. … Qui était ta mère.

MATTIAS. Tu ne sais pas qui je suis ? Ça, c'est un comble.

DANIEL. Ces chaussures ne sont pas à moi, elles sont à quelqu'un d'autre.

MATTIAS, *fait signe à Judith.* Regarde-moi.

JUDITH. Pourquoi ?

MATTIAS. Regarde-moi. Je suis ton mari. Je te connais depuis dix-neuf ans. Je suis marié avec toi depuis vingt.

JUDITH. Je sais. C'est long.

MATTIAS. Moui…

JUDITH. C'est terriblement long.

MATTIAS. Moui…

JUDITH. C'est très long… Ça fait combien de temps ?

MATTIAS. Ça fait vingt ans. Mais jamais ça ne ma semblé long, jamais… mon amour… ma chérie… mon amour.

JUDITH. Merci. Pardon.

MATTIAS. Non. C'est à moi de te remercier.

JUDITH. Merci, mon amour.

MATTIAS. Il n'y a pas de quoi. C'est à moi de te remercier.

JUDITH. Merci, mon amour.

MATTIAS. Il n'y a pas de quoi. C'est à moi de te remercier.

JUDITH. Merci, mon amour.

MATTIAS. C'est à moi de te remercier.

JUDITH. Merci, mon amour.

DANIEL. C'est à lui de te remercier.

MATTIAS. Mais c'est ce que je fais.

JUDITH. Merci, mon amour.

MATTIAS. Il n'y a pas de quoi. C'est à moi de te remercier.

JUDITH. Je suis tellement désolée qu'on ait divorcé. Je suis tellement désolée qu'on se soit quittés. Je suis tellement désolée parce que c'est triste qu'on se soit quittés. Je suis tellement désolée parce que ce qui devait nous unir pour toujours nous a séparés pour toujours.

MATTIAS. Oui… Oui, tu as raison… Nous… Nous… ça.

JUDITH. Je suis tellement désolée qu'on n'ait pas réussi. Je suis tellement désolée qu'on soit morts.

MATTIAS. Oui, moi aussi. Je suis désolé moi aussi.

SOPHIE, *s'appuie sur Joseph*. Tu as l'air vieux.

JOSEPH. Ah bon ?

SOPHIE. C'est vrai ?

JOSEPH. Quoi ?

SOPHIE. Tu es vieux ? C'est vrai ?

JOSEPH. Oui. Peut-être. Une longue vie.

JUDITH. Tout dépend de ton regard.

SOPHIE. Tu as besoin de manger des fibres.

JOSEPH. Exact. Je n'ai pas mangé assez de fibres pendant ma vie. Maintenant c'est trop tard. J'ai découvert ce matin que c'était trop tard.

JUDITH. *Tout le monde, sauf elle, a les yeux fermés*. On descend toujours dans un Hôtel superbe, à Saint-Etienne-les-Orgues, qu'on a découvert par les Logis de France, les hôtels de charme en France, qui s'appelle Le Saint-Clair,

quelque part dans les Alpes de Haute Provence, mais quand on est arrivés, il affichait complet. Pas la moindre chambre de libre, malheureusement. Alors on a dû chercher autre chose. Et c'était pas si facile. On roulait et on roulait et plus la nuit tombait plus on désespérait, on avait faim et on était fatigués, mais finalement on est arrivés dans un lieu qui s'appelle Lurs, environ une trentaine de kilomètres de Saint-Clair, un peu plus haut dans les montagnes, un petit village très agréable et là on est descendus à l'hôtel Le Séminaire. Ce n'était pas aussi agréable que le Saint-Clair. C'était une ambiance tout à fait différente. C'était terriblement ennuyeux. Le Saint-Clair nous manquait. Là-bas on peut prendre le petit-déjeuner dehors sous les platanes et puis se baigner dans la piscine. Mais au Séminaire il n'y avait que des allemands. Riches, arrogants et hautains, comme s'ils étaient revenus pour revivre leurs joyeux souvenirs de l'occupation. J'ai remarqué qu'ils restaient tout le temps entre eux, mais après j'ai compris qu'il n'y avait que des allemands à l'hôtel. Personne d'autre. Des règlements allemands. Des mots allemands. Des vêtements allemands. Des voitures allemandes. De l'argent allemand. Ils viennent d'où ? Des panneaux de chemin de fer allemands. De la nourriture allemande. Des cendres allemandes. Des montres allemandes. Des films allemands. De la musique allemande. Des Allemands allemands et quelques Espagnols allemands. Une piscine allemande. Des savons allemands. Des jouets allemands. Des cigarettes allemandes. Des menus allemands. Des souvenirs allemands. Des médicaments allemands. On avait l'impression de laisser des taches derrière soi ou n'importe quoi, dès qu'on touchait quelque chose. Quand tu rencontrais quelqu'un, il te regardait comme si tu étais Juive. Vous êtes déjà allés à Lurs?

Ils ouvrent les yeux au fur et au mesure qu'ils commencent à parler.

JOSEPH. Je suis originaire de Lurs. J'ai passé les trois premières années de ma vie à Lurs. Au centre de Lurs. J'ai connu ma première fille pubère à Lurs. Elle avait une moustache. On n'avait pas de capital de départ. Sinon on aurait fait une fugue. De Lurs.

DANIEL. Je ne peux même pas traverser l'Allemagne. Encore moins y séjourner.

MATTIAS. C'est une plaisanterie.

DANIEL. Tu crois ? *Temps bref*. Tu crois sérieusement que je plaisante.

MATTIAS. Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi penser. Je ne sais pas la différence.

DANIEL. Entre quoi et quoi ? La plaisanterie et le sérieux ?

MATTIAS. Entre toi et toi. Quand tu plaisantes et quand tu es sérieux.

DANIEL. Mais tout dépend de ta réaction.

JUDITH. Isaac Stern ne voulait pas jouer en Allemagne… mais il enseignait volontiers à de jeunes allemands doués musicalement. Il est mort, là maintenant.

DANIEL. Au fait, tu es resté en contact avec Jacob?

JOSEPH. Moi ? Non. Je ne peux pas.

MATTIAS. Moi non plus.

JUDITH. Est-ce qu'on peut rester en contact avec Jacob ?

DANIEL. On doit rester en contact avec Jacob.

JUDITH. C'est quoi le contact ? Qu'est-ce que tu entends par contact ?

EMMA. Qui est-ce qui est resté en contact avec Jacob ?

DANIEL. Moi. Je suis resté en contact avec Jacob. À supposer qu'on puisse appeler ça un contact.

JOSEPH. Moi pas. J'ai mis un point final à mon contact avec Jacob. J'ai définitivement mis un point final… C'est sûr, il m'est arrivé plusieurs fois dans ma vie de mettre un point final, ce qui n'a abouti à rien, mais celui-ci a

été le pire et peut-être en même temps le plus simple. Le pire, le plus difficile et le plus nécessaire. Le pire et le seul possible.

JUDITH. Il s'en est aperçu ? Il s'est aperçu de quelque chose ?

JOSEPH. Non. Notre contact est exactement pareil à ce qu'il était avant que je ne le rompe. Je me demande seulement pourquoi j'ai attendu si longtemps pour le faire. Ça me déprime autant aujourd'hui qu'avant. *À Sophi*e Il a été cochon de Guinée, cobaye humain, quand il avait quatre ans. Quatre ans seulement. Il n'avait que quatre ans quand on lui a fait ça. Combien de temps ça a duré, je ne sais pas. Je veux dire, je ne sais pas quel âge il avait quand ça s'est arrêté. Chaque fois que je lui demandais, il se mettait à rire.

JUDITH. Pourquoi ça ?

DANIEL. Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ?

JUDITH. C'est ça.

JOSEPH. Je n'en sais rien.

DANIEL. Tu n'en sais rien.

JOSEPH. Non.

DANIEL. Heureusement.

JOSEPH. Sa manière d'entrer en relation avec moi, c'était tout simplement de m'insulter – plus il blessait mieux c'était. Sa manière de voir les gens, de pratiquer l'amitié, ce qu'il appelle de l'amitié – il dit que ça n'existe pas, la seule chose qui existe c'est des gens qui ont partagé les mêmes expériences et des gens qui ne l'ont pas fait – sa manière de créer un contact, ce qu'il appelle un contact, c'est l'offense, je veux dire, pour lui, le contact c'est d'offenser celui qu'il considère comme ami, celui qui mérite son amitié. Un acte amical c'est une offense. Il faut l'abandonner. Alors, on a soutenu l'épreuve. Il me tourmente, comme les autres, donc il existe. Il ne répond pas quand tu lui poses une question – donc il existe. Quand je lui demande

pourquoi il fait ça, il ne répond pas et quand il ne répond pas il dit : – Celui qui reste, il reste et c'est un véritable ami. – Oui, mais moi je reste, c'est bien évident, je lui dis, et tu continues quand même à m'insulter. – C'est ton problème, il me dit. Il ne fréquente pas les gens qu'il ne peut pas blesser. Ils ne l'intéressent pas. Sa famille ne l'intéresse pas non plus. Il n'y a que moi qui m'intéresse à elle. J'ai rencontré, il y a quelque temps, sa première femme et son premier fils… et maintenant je vais vous raconter ce qui s'est passé. *Un temps*. J'ai rencontré, il y a quelque temps, sa première femme et son premier fils et j'ai fait un cadeau à son fils qui avait dix ans, parce que c'était son anniversaire. C'était une boîte d'aimants à poésie que j'ai acheté à Greenwich Village avec lesquels on peut faire des poèmes et les coller sur le frigo. L'autre jour je les ai croisés et je lui ai demandé s'il avait écrit un poème. – Oui, il m'a dit. J'ai écrit un poème… – C'est vrai ? – Oui. Un seul. – C'est bien… Ça donne quoi, je lui demande. – Ça donne ça : je suis trop moche. – Qu'est-ce que tu as dit ? – Je suis trop moche, il a dit. J'entendais son père lui dire ça.

MATTIAS. Ah bon.

JOSEPH. Qu'est-ce qu'on doit répondre à ça ?

MATTIAS. Il voulait que tu répondes ?

JOSEPH. Comment réagir, je veux dire.

MATTIAS. Et tu as réagi comment ?

JOSEPH. Oui… je ne sais pas.

MATTIAS. Il devrait se faire aider.

JUDITH. Qui ?

MATTIAS. Oui, avant qu'il soit grand.

JOSEPH. Il est grand. Il a 63 ans.

SOPHIE. Je me blesse. Donc j'existe.

DANIEL. Ça te plaît ? Tu as envie de me blesser ?

MATTIAS. On peut faire ça ?

EMMA. Il y aura bientôt deux ans.

JUDITH. C'est toi qui as fait pipi sur le poulet ?

JOSEPH. Pardon ?

JUDITH. C'est toi qui es allé dans la cuisine tout à l'heure et qui a sorti l'assiette de poulet rôti du frigo et qui l'a mise sur l'évier et qui a fait pipi dessus ?

JOSEPH. Quel frigo ?

JUDITH. Dans la cuisine.

JOSEPH. Quand ça ?

JUDITH. Il y a quelques heures.

JOSEPH. J'ai fait ça ? Pourquoi ?

JUDITH. Je ne sais pas.

MATTIAS. Tu ne nous aimes pas, peut-être ?

JUDITH. Tu veux peut-être te venger. Tu es peut-être empli d'un désir de revanche. Une envie de revanche.

MATTIAS. Oui, c'est un mot qui convient mieux.

JUDITH. Merci.

EMMA. Je pensais que c'était toi. Il y avait quelqu'un qui te ressemblait énormément.

SOPHIE. Je peux demander quelque chose ?

DANIEL. Je t'en prie. Vas-y.

SOPHIE. Joseph a dit qu'une personne que je ne connais pas, dont j'ai seulement entendu parler, avait servi de cobaye humain…

EMMA. Vous ne vous êtes jamais rencontrés ?

SOPHIE. Non je ne peux jamais rencontrer ses amis.

JOSEPH. Cochon de Guinée, cobaye.

SOPHIE. Quand il avait quatre ans. Ils s'en servaient comment ? Ce sont des gens qui avaient la garde alternée ou quoi ?

JUDITH. Qu'est-ce qu'elle raconte ? Il y a quelqu'un qui comprend ce qu'elle dit ? Elle parle allemand ?

SOPHIE. C'était où ?

DANIEL. Un petit endroit en Pologne.

Un temps.

SOPHIE. Aha.

JUDITH. Ne parlons pas de ça.

MATTIAS. Non.

JUDITH. Ne parlons pas de ça.

EMMA. Juste sans les mots.

MATTIAS. On n'en a pas besoin.

DANIEL. Parlons d'autre chose.

MATTIAS. Ben, quand on n'en parle pas. *Un temps*. Je suis…

TOUT LE MONDE. Quoi ?

MATTIAS. Quoi ?

EMMA. Tu voulais dire quelque chose.

JOSEPH. Tu as tout ton temps.

MATTIAS. Je ne sais pas… je ne sais pas ce que j'allais dire.

EMMA. Tu n'es pas obligé.

MATTIAS. Non. *Un temps bref*. Je suis passé tout près en voiture, mais je n'ai jamais osé m'arrêter. Je n'ai jamais osé m'arrêter parce que mes vieux parents sont morts là-dedans. J'ai le sentiment que… Que je ne pourrai plus jamais en sortir.

EMMA. Non, mais nous non plus on n'en est pas sortis.

DANIEL, *s'aperçoit qu'Emma regarde sur le mur en face d'elle les traces rondes et grises d'une balle de tennis que Jessica, leur fille, qui s'est suicidée à seize ans – quatre ans avant qu'ils soient morts – lançait quand elle était petite, sept ans peut-être. Emma voit la balle qui rebondit sur le mur, et puis qui disparaît, elle voit Jessica qui court vers elle. Daniel lève la main dans la direction d'Emma, comme s'il voyait la même image et qu'il voulait s'en défendre*. Veux-tu encore du vin?

EMMA, *contente*. Oui merci. Volontiers.

DANIEL, *lève la main encore une fois, violemment, sans bouteille de vin.*

EMMA. Je vais d'abord recevoir une raclée ?

Judith se met à rire.

DANIEL, *se tourne vers Joseph*. Une fois l'année prochaine tu viendras peut-être à Jérusalem avec moi. On s'installera dans un café sur la Via Dolorosa à regarder les survivants avaler de gros cornets de glace à l'italienne, des portions gigantesques.

JOSEPH. Oui. *Un temps bref*. Pourquoi ils font ça ?

JUDITH. Pour compenser toutes les sucreries qu'ils n'ont pas pu manger quand ils étaient gosses.

DANIEL. Ils peuvent manger sans limites. *Il se lève*. Maintenant je vais aller le chercher. Qu'il le veuille ou non.

SOPHIE. Et moi alors, pourquoi je ne peux pas venir avec toi ?

DANIEL. Qui a dit que tu ne peux pas venir avec moi ?

Daniel enlève ses chaussures et ses chaussettes. Il les place à côté de la chaise. Puis il sort.

Obscurité.
Lumière.

JONAS, *assis sur une chaise, un peu éloignée de la table, un mètre cinquante peut-être*.

SOPHIE. Est-ce que quelqu'un ici aurait vu…?

JUDITH. Je n'entends pas ce que tu dis.

SOPHIE. Est-ce que quelqu'un aurait…

JUDITH. Je n'entends pas ce que tu dis. Tu peux parler plus fort ?

EMMA. Plus fort.

SOPHIE. Est-ce que quelqu'un aurait vu…

JOSEPH. Oui. Nous, on l'a vue.

EMMA. Laquelle ?

JUDITH. C'était comment ?

MATTIAS. C'était comment ? Vous l'avez trouvée comment ?

JOSEPH. Ça a plu à Sophie. Elle l'a trouvée drôlement bien.

DANIEL. On ira la voir de toute façon.

EMMA. Moi aussi j'ai envie de la voir. *Un temps bref*. Est-ce que j'en ai envie… vraiment ?

DANIEL. Il y avait du monde ? Des gens ? Il y avait des gens ? Ils étaient combien ? Ils étaient plus que onze ?

MATTIAS. Et toi, comment tu l'as trouvée… Joseph ?

JOSEPH. Comment je l'ai trouvée ? Les deux. J'étais plutôt partagé.

MATTIAS. Et pourquoi ?

JOSEPH. Je suis né comme ça, probablement. Ça ne m'a pas plu, que ça m'ait plu.

JUDITH. Personne ne veut goûter le chèvre ?

SOPHIE. Si, peut-être.

EMMA. C'est quoi ?

JUDITH. Un fromage. C'est du Banon. On en a mangé en Provence. On était persuadés qu'il n'y en avait que là-bas. Et puis j'en ai trouvé, c'est en tout cas de la même famille, chez un fromager dans Odengatan, une rue à Stockholm, tout à fait par hasard. Tout à fait par hasard. Je ne cherchais pas du tout du Banon. Je pensais qu'il n'y en avait qu'en Provence. Je cherchais du Gruyère. Et puis j'ai vu qu'il y avait une… étiquette sur un des fromages, sur laquelle était écrit Banon.

MATTIAS. C'est bientôt fini son radotage sur le fromage.

JUDITH. Bien que celui-ci soit vert. Pas brun. Celui qu'on mange en Provence, il est brun. En tout cas, il est entouré de feuilles brunes. Elles ont probablement déteint en profondeur. Peut-être que le fromage lui-même est brun. Ou c'est peut-être juste la couleur des feuilles qui traverse le fromage comme si c'était une peau. Je ne sais pas. L'âme a aussi une peau. L'âme est entourée de peau. De la peau d'âme.

SOPHIE. C'était très érotique.

DANIEL. Le fromage ?

SOPHIE. Non, la pièce… dont on parle.

JUDITH. J'entends ce que tu dis, ma chérie.

Lorsqu'elle dit "érotique", Jonas réagit. Il est assis, les yeux fermés depuis le début. Il sursaute, il est gêné. Il observe les autres, grimace comme un enfant.

DANIEL. Comment ça ?

JOSEPH. Je trouve que ce mot est beaucoup trop utilisé. À tout propos. On l'entend partout. Dans certains milieux. Je n'ai jamais rencontré un nettoyeur d'amiante dire d'une chose qu'elle était érotique.

SOPHIE. Tu penses au mot désir.

JOSEPH. Ah oui ?

SOPHIE. Oui, c'est ça.

DANIEL. En quoi c'est érotique?

SOPHIE. Je ne sais pas. Je ne peux pas l'exprimer. C'était là. C'était seulement là. Dans l'ambiance. Dans l'air. Dans l'atmosphère. Rien de concret. Pas explicite. Mais dans toute la… situation. Dans l'ambiance. L'ambiance de la situation. C'était peut-être dans les meubles et les vêtements. On pouvait presque le toucher. Parce que c'était impersonnel peut-être. C'était étrange. Un homme et une femme étaient assis juste devant nous, qu'on ne connaissait pas… pardon, qui ne se connaissent pas, je veux dire. Je suppose en tout cas, qu'ils ne se connaissent pas. Souvent, les gens qui se connaissent, plus ils se connaissent plus ils sont étrangers l'un à l'autre. Au premier acte, quand ils se lèvent tous les deux pour sortir, la femme s'approche de l'homme et lui demande : – Vous êtes marié ? – Non, il dit. Ensuite ils sont sortis. L'homme en premier et la femme derrière lui. Au deuxième acte, quand ils se lèvent à nouveau, elle lui demande : Vous êtes homosexuel ? – Non, il dit. Et après, à la fin de la pièce, au moment de sortir pour la dernière fois, elle lui dit : – Est-ce que vous avez envie de m'accompagner chez moi ? – Non, il dit et il s'écroule.

DANIEL. Elle s'appelait comment ?

SOPHIE. Je ne sais pas.

MATTIAS. C'est tout ce qu'il a dit. "Non". C'est tout ce qu'il a dit ?

SOPHIE. Oui. Il a dit "non" trois fois.

JONAS. Le mot érotique est érotique, non ?

DANIEL. Il y avait combien d'actes ?

SOPHIE. Trois actes et deux entractes. C'est à la fin du troisième acte, alors que c'était fini et que les gens n'applaudissaient plus, qu'elle lui a demandé s'il voulait bien l'accompagner chez elle.

JONAS. Pourquoi ils applaudissaient ?

SOPHIE. Parce que c'était fini peut-être.

JOSEPH. Aha.

DANIEL. Elle était belle ?

SOPHIE. Je ne sais pas. Je ne peux pas répondre. En fait, je ne peux pas répondre. Je suis une femme.

JOSEPH. Une femme ne peut pas juger si une autre femme est belle ou pas ?

SOPHIE. Si, elle peut le faire, comme une femme, mais pas comme un homme. La plupart des femmes ont un regard d'homme.

JONAS. Un clown ne peut pas être érotique… mais il peut évidemment faire des choses érotiques. Tomber dans une flaque d'eau boueuse pourrait évidemment être érotique. Mais je n'aime pas quand on se salit. Au moment de se relever de la flaque on devrait être tout à fait propre. Je voudrais que tout se passe à reculons.

DANIEL. Jonas.

JONAS. C'est comme de fumer une cigarette sans tabac. C'est comme de faire chauffer de la nourriture sur une flamme. Sur une bougie allumée.

DANIEL. Jonas.

JONAS. C'est comme de jouer la finale de la coupe sans public.

DANIEL. Jonas.

JOSEPH. Quelle image.

DANIEL, *après un temps bref*. Tu entends ce que je dis ?

JONAS. Oui.

DANIEL. Jonas.

JONAS. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui.

DANIEL. Jonas.

JONAS. Oui. Oui. Oui. Oui. Je suis là. En entier. Tout le paquet. Das ganze Paket.

DANIEL. Jonas.

JONAS. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui.

DANIEL. Tu ne pourrais pas arrêter de te gratter la joue, s'il te plaît. Tu ne pourrais pas ne pas te gratter le visage sans arrêt, s'il te plaît. Tu ne pourrais pas cesser de te gratter le visage comme ça sans arrêt. Tu te grattes le visage sans arrêt. Tu es en train d'écorcher ton visage.

JONAS. C'est vrai ? Oui, c'est vrai. Pourquoi je fais ça ?

DANIEL. Essaie d'arrêter. Fais un effort. Rassemble tes esprits. Concentre-toi. Essaie de faire un effort pour te concentrer.

JONAS. Pourquoi je fais ça ? Pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi. Pourquoi je fais ça ? Je suis tellement bien chez vous.

DANIEL. Je ne sais pas.

JONAS. Je je je je je je je serai toujours plus fou, chaque jour chaque jour chaque jour qui passe. Je ne suis pas malade ?

DANIEL. Non.

JONAS. Tu ne le penses pas ?

DANIEL. Non. Franchement. Je ne sais pas. Tu as l'habitude.

JONAS. Dis dis dis dis-moi si je me gratte le visage encore. Dis-le moi. Dis-le moi une bonne fois pour toutes. Frappe-moi. Frappe-moi au visage avec l'assiette. N'hésite pas. N'aie pas peur de me frapper au visage avec l'assiette.

DANIEL. All right… Comme je faisais quand tu étais petit.

JONAS. Exact. Quand veux-tu qu'on prenne un café ? C'est tellement sympa quand on fait ça… si tu as le temps, mais tu as sûrement beaucoup à faire… Y en a beaucoup qui veulent que tu te défendes.

DANIEL. Oui… C'est vrai.

JONAS. Oui. Ça doit vous irriter terriblement, une personne qui se gratte sans cesse, de haut en bas, en avant et en arrière. Alors que vous voulez sans doute rester assis simplement dans vos beaux vêtements à discuter de sujets int int int int int… intéressants. Qui les a placés ici ? Maintenant je vais me taire. Je vous promets. Pas un mot. Je vais me taire. J'ai lu qu'il y avait quelqu'un qui avait habillé son boxer mort en short. Un boxer-short. Maintenant je ne dis plus rien. Pas un mot. Pas un seul. Absolument pas. Je vous promets. Je vais me taire. *Il met sa main devant sa bouche, continue à parler à travers sa main*. Maintenant je ne dis plus rien. Maintenant j'écoute ce que vous avez sur le cœur, et j'apprends des choses.

SOPHIE. Il y a un dentier là-bas.

DANIEL. Il n'est pas à moi. Quelqu'un l'a oublié.

JOSEPH. Tu peux le prendre après, avec le café.

JONAS. Mon copain Charly. Vous l'avez rencontré ? Charly de Vito. Il est timide. Il n'est pas habitué à voir des gens inconnus. Il ne sort presque jamais. Il veut partir nulle part. Il déteste les voyages. Il est assistant. Il fait sortir des gens handicapés qui ont besoin de sortir et de voir du monde. Il est bénévole.

JUDITH. Goûte le fromage, Mattias, il est vachement bon.

SOPHIE. Au deuxième acte, la femme, celle dont je parlais, qui était assise juste devant moi, à côté de l'homme qui n'était pas marié, je pouvais voir son cou, et de temps en temps son profil, sa bouche et son nez, elle a apporté son gobelet de café dans la salle.

DANIEL. Son gobelet ? Quel genre de gobelet ?

SOPHIE. Un gobelet normal. Un gobelet en polystyrène blanc avec une petite anse. Elle l'a apporté dans la salle. Je l'ai observée, parce que je me demandais si elle allait le renverser et quand. Elle l'avait dans la main droite.

DANIEL. Qu'est-ce qu'elle faisait avec sa main gauche ?

SOPHIE. Avec la main gauche elle se caressait le sexe. Elle le serrait. Fermement. Lentement. Fermement et lentement. Comme si c'était un avocat presque trop mûr. Elle portait un pantalon en gabardine gris, ample avec une fermeture éclair devant. La fermeture éclair était descendue et elle s'est touché le sexe, je suppose, assez rapidement. Je trouvais ça plutôt désagréable. Elle a continué un petit moment. Et puis elle a arrêté. Je me suis dit qu'elle allait renverser la tasse. Se renverser du café. Elle avait les cheveux coupés droit et assez haut sur le crâne.

JOSEPH. Le noyer est probablement mort.

DANIEL. Et, elle l'a fait ?

SOPHIE. Mais elle ne l'a pas fait.

DANIEL. Non ?

SOPHIE. Non. Non, elle ne l'a pas fait.

JOSEPH. Merde alors, pourquoi tu parles de ça ?

MATTIAS. Comment tu vas… Jonas ?

Jonas réagit très fort à tout ce qui se dit, à chaque mot. Comme si les mots le pénétraient et le modifiaient. Pendant que Sophie parlait de la femme au théâtre, il ouvrait la bouche, assis comme pétrifié.

MATTIAS. Jonas ?

Jonas ne réagit pas. Judith le touche doucement.

MATTIAS. Salut.

EMMA. Jonas ?

JUDITH. Salut.

MATTIAS. Jonas ?

JONAS. Jonas ? Salut.

DANIEL. Jonas. Putain.

JONAS. Oui, c'est moi ? Je suis celui qui s'appelle Jonas ?

MATTIAS. Oui.

JONAS. Oui, c'est moi.

MATTIAS. Oui, c'est ça.

JUDITH. Mon cher Jonas.

JONAS. Je n'ai tout simplement pas l'habitude d'entendre mon nom. Je n'ai tout simplement pas l'habitude d'entendre mon nom prononcé. Je veux dire, je n'entends pas que quelqu'un dit mon nom, si quelqu'un dit mon nom.

JUDITH. On l'a dit. On a dit ton nom.

JONAS. Je ne l'ai pas entendu. Je veux dire, je l'ai entendu. Je vais prendre un une sorte d'expresso. Un expresso invisible. Oui. *Il fait semblant de boire*. Superbon. Je le tiens comme ça, comme il faut. Je bois. Je goûte. Le sirote avec prudence. Je vais en donner un peu à mon copain. Il y a des gens qui rient quand on est assis dans le parc. Il y a des gens qui font semblant de ne pas le voir quand on va au parc. Qui font comme s'il n'existait pas. Qui sont assis et qui le dévisagent comme s'il n'existait pas. Je dois dire. Plus je connais de gens, plus je l'aime. Superbon. Je dois dire. Je dois dire ça. Pendant que je bois un expresso. Superbon. Je le tiens comme ça. Tous les yeux se dirigent sur moi. Je dois dire ça. C'est mon copain qui parle. Je dois dire ça. On entend bien tous les yeux se diriger sur Jonas. Je dois dire ça. Il va au bar. Là, pas de problème. Il s'appuie sur le bar, et il dit nonchalamment : – Pourriez-vous me servir un expresso ? Pourriez-vous me servir un double expresso ? Pourriez-vous me servir un expresso à trois étages. Et on lui en sert un. Je dois dire ça.

EMMA. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu.

TOUT LE MONDE. Oui, oui, oui ça fait longtemps.

JONAS. Oui… oui… oui… C'était quand ? C'était quand ? C'était quand qu'on s'est vu ? C'était quand ? Quand ça ? Quand ? Ça aurait été quand ? Ça aurait été quand ? Quelqu'un qui sait ? Qui sait ? Qui sait quand c'était ? C'était quand ? Alors quand ? Qui sait ? C'était quand ? *Un temps*. Quand ?

EMMA. Ça fait longtemps.

JONAS. Longtemps, c'est quand ? C'était quand ?

EMMA. Oui.

JONAS. Oui.

MATTIAS. Ma montre s'est arrêtée. Au secours.

JONAS. Mais je suis là. Je suis là. En entier. Tout le paquet. Je dois dire ça. *Un temps bref*. J'ai l'air plutôt confus. Mais ça ne fait rien ? *Il rit d'une manière simple et tout à fait normale*. Mais je ne suis pas malade ?… Je suis malade ?

JUDITH. Mais non. Pourquoi tu serais malade ?

JONAS. Moi ?

JUDITH. Oui.

JONAS. Parce que ce qui s'est passé… parce qu'il s'est passé quelque chose qui m'a rendu malade, dont je ne me souviens pas… j'ai été atteint par quelque chose.

MATTIAS. Tu crois ?

JONAS. Je ne sais pas ce que je dois croire… Judith, je ne sais pas ce que je dois croire. Tu es gentille, gentil c'est le contraire de méchant.

MATTIAS. Comment ça va, moi… toi, je veux dire. Qu'est-ce que tu as fait cet été ?

EMMA. Cet été ou un autre été ?

JONAS. Si je savais pourquoi je suis l'objet de cet immense intérêt pour la personne que je suis et pour ce qu'elle a fait et ce qu'elle aurait pu faire. Dans ce cas, j'aurais pu le dire. Oui, c'est ça. *Un temps*. Oui, c'est ça. C'est ça, c'est ça. J'ai fait le ménage sur la lune. J'ai vu à la télé, ils m'ont raconté que c'est incroyable toutes ces ordures dans l'espace. Dans ce qu'on appelle

l'espace. Il y a autant d'ordures sur la lune que sur l'Himalaya, la montagne. Je trouve que les gens devraient laisser l'espace en paix en quelque sorte. Et moi aussi.

JUDITH. Qu'est-ce que tu fais dans la journée ?

JONAS. Les choses habituelles en quelque sorte. J'essaie de ne pas dire en quelque sorte.

JUDITH. C'est quoi ?

JONAS. Ben. C'est les choses habituelles. Maintenant je parle d'une manière calme et contrôlée. Je sens que je deviens de plus en plus normal à chaque minute qui passe. C'est mieux. C'est bien maintenant ? *Il s'assied sur ses mains*. Je vais un peu par-ci par-là. Je m'achète un peu de nourriture en quelque sorte, que je dois amener chez moi et je rentre et je mange. Grande affaire.

EMMA. Les enfants étaient contents quand tu venais.

JONAS. Mais ils sont vivants, non ?

EMMA. Oui, je crois… je crois que l'un d'entre eux est vivant.

JONAS. Heureusement.

JUDITH. Tu sors te promener ?

JONAS. Non. Je n'ai pas les moyens.

DANIEL. Tu n'as pas les moyens de te promener ?

SOPHIE. Il a le sens de l'humour.

EMMA. Oui, il est vraiment drôle.

DANIEL. Qu'est-ce que tu veux dire par là, merde, tu n'as pas les moyens de te promener ?

JONAS. J'ai touché ma pension. Ça n'est pas grand chose. Mais il ne faut pas rejeter la faute sur la pension.

DANIEL. Je peux te donner des sous pour que tu puisses aller te promener.

JUDITH. Et quoi d'autre ? Qu'est-ce que tu fais d'autre *? Elle roule des miettes de pain entre ses doigts sur la nappe.*

JONAS. On va parler de ça maintenant ? Je suis en train d'écrire un livre sur moi. Tout le monde l'aura sûrement oublié avant qu'il ne soit publié. Je dois dire ça. Je m'appelle Bruno Bettelheim. Je dois dire ça. À vrai dire, c'est moi qui suis allé là-bas et qui négocie avec les gens du Kosovo, incognito. Je suis le négociateur secret. Le négociateur cognitif. Est-ce que cognitif a quelque chose à voir avec incognito, d'une manière ou d'une autre ? Et en quoi ?

JOSEPH, *époussette quelque chose de blanc sur la nappe blanche, on dirait du plâtre.*

JONAS. Reste tranquille. Il n'y a pas de danger. Ça passe, l'autisme, tôt ou tard.

DANIEL. Qu'est-ce que c'est ? Si c'est de la cendre, mieux vaut ne pas l'épousseter. Elle va rester collée à la nappe. Souffle dessus, plutôt. Ou laisse tomber.

JONAS. Sûrement un pan de la façade de ma personnalité qui lentement se détache et s'effondre. On verra bientôt qui je suis. On ne peut plus le cacher. C'est mon masque qui tombe… qui cède. Je veux dire, on dit que ce sont les hommes de paix qui possèderont l'empire terrestre… oui, probablement cinq minutes, tout au plus.

DANIEL. Tu trouves ça mieux, que les déchets reposent sur le sol, plutôt que sur la table ?

JOSEPH. Oui, bordel de merde.

DANIEL. Sur la table, au moins, personne ne marche dessus et ça ne se répand pas, tandis que si on marche dessus et qu'après on se promène avec les déchets sous les plantes des pieds, il y en aura encore plus. Chose qui n'arrive pas si ça reste sur la table.

JOSEPH. Oui. O.K.

DANIEL. Tu as pris un coup de vieux… Joseph. Je m'en aperçois. Je ne m'en étais pas aperçu avant. Mais je m'en aperçois maintenant.

JOSEPH. C'est pas trop tôt.

DANIEL. Curieusement. Ça ne m'était pas apparu auparavant. Sophie trouve aussi que tu as pris un coup de vieux ?

JOSEPH. Demande-lui.

DANIEL. Non, je ne peux pas faire ça, évidemment... Tu as quel âge maintenant ?

JOSEPH. Ben, maintenant… maintenant, j'ai quarante neuf ans.

MATTIAS. Tu sais que ma femme jette son tampon plein de sang dans la cuvette quand elle a ses règles… sans tirer la chasse. Elle le jette dans les chiottes et elle ne tire pas la chasse. Elle veut que je le voie. Elle veut que je voie son sang. Le sang. C'est comme une accusation. Contre moi. Elle veut que je le voie. Elle m'accuse. Elle ne dit rien. Elle laisse le sang. On dirait du fer brun. On dirait du vieux chocolat. On ne dirait pas du sang. Je le laisse. Je vais dans les autres toilettes. Les toilettes de l'entrée.

DANIEL. Quarante neuf ans ? Tu auras donc soixante ans dans onze ans, humainement parlant.

JOSEPH. Oui, probablement.

DANIEL. Moi j'en ai cinquante six et je suis l'un des associés d'un cabinet d'avocat qui a la cote.

JOSEPH. Je vais sur mes cinquante. Et je ne vais jamais écrire ce livre nul que j'avais prévu d'écrire, comme tant d'autres, avant mes cinquante ans.

MATTIAS. Mais tu vas en écrire un autre.

JOSEPH, *furieux*. Pourquoi ça ? Pourquoi est-ce que j'en écrirais un autre, putain, si je n'ai pas écrit celui que j'avais prévu d'écrire ? Pourquoi putain est-ce que j'en écrirais un autre ?

JONAS. Pardon.

JUDITH. Pourquoi ?

DANIEL. Pourquoi tu me demandes pardon ?

JONAS. J'avais l'impression qu'il fallait que quelqu'un le fasse.

JUDITH. Merci.

JOSEPH. Ah bon, tu avais l'impression.

EMMA. Qu'est-ce que vous avez fait ?

SOPHIE. Pardon ?

EMMA. Cet été ?

SOPHIE. Nous ? Qui nous ? Quand ça ?

JUDITH. Quel été ?

DANIEL. On est juste allés dans la cuisine chercher du vin.

EMMA. Cet été. *Elle regarde autour d'elle, sourit d'un air absent.* Je pensais qu'on parlait de ce qu'on a fait cet été. Cette année-là.

JUDITH. Non, il y a au moins cinq ans. Et maintenant on se retrouve. C'est sympa. Comme vous ressemblez… à ce que je me rappelle de vous. Comment ça va ?

JONAS. Pas terrible, mais je suis heureux.

EMMA. L'été qui vient de passer. Cet été-là, qui vient de passer.

DANIEL. Je pensais qu'on parlait de Sophie et moi, de ce qu'on a fait dans la cuisine. *À Sophie*. Toi aussi, non ?

SOPHIE. Je ne sais pas… Je ne sais pas ce que je pensais.

DANIEL. Est-ce que tu penses qu'on aurait fait quelque chose dans la cuisine, Emma ?

EMMA. Dans la cuisine ?

DANIEL. Qu'est-ce que tu penses qu'on a fait dans la cuisine ?

EMMA. Je ne sais pas.

DANIEL. Très franchement, Emma. Dis nous ce que tu penses qu'on a fait dans la cuisine.

EMMA. Comment je peux être franche ? Je ne sais pas de quoi tu parles.

DANIEL. Qu'est-ce que tu penses qu'on a fait ? Il ne suffit pas d'être belle. Qu'est-ce que tu penses qu'on a fait ?

EMMA. Le ménage.

MATTIAS, *rit violemment. Il a un rire très fort qui ne s'arrête jamais.*

DANIEL. Non, on n'a pas fait le ménage.

EMMA. Non… je pensais que je parlais de ce que tout le monde a fait cet été…

DANIEL, *fâché.* On a déjà parlé de ça. Ils nous l'ont déjà dit. Ils nous ont dit qu'ils étaient allés dans leur maison sur l'île de Gotland, comme d'habitude. On a déjà parlé de ça. C'est épuisé. Ils vont toujours en été dans leur maison sur l'île de Gotland. Ils ne savent pas où aller sinon. *Un temps bref.* Qu'est-ce qui t'arrive ?

EMMA. Comment est-ce qu'ils auraient pu aller là-bas ?

DANIEL. Oui, comment est-ce qu'on aurait pu aller là où on était ?

JONAS. C'est très raffiné ici, c'est ce qui me vient à l'esprit.

JOSEPH. Nous étions dans notre maison sur l'île de Gotland.

JONAS. Est-ce qu'ici je peux porter ces vieux vêtements ?

DANIEL. Evidemment, puisque tu les portes

EMMA. Ils sont indémodables.

JONAS. On me les a donnés.

DANIEL. Qu'est-ce que tu as fait des moufles d'ailleurs, que je t'ai offertes pour Noël ?

JONAS. Qu'est-ce que tu m'as demandé ?

DANIEL. Les moufles… que je t'ai offertes pour Noël – qu'est-ce que tu as fait des moufles ?

JONAS. Je ne sais pas… je ne sais pas.

DANIEL. Tu ne sais pas ?

JONAS. Non… Qu'est-ce qu'il va dire, papa ?

DANIEL. Rien. Il est mort.

JONAS. Il va quand même être fâché. À soixante-dix pour cent.

JUDITH. À vingt et un ans, j'ai eu des problèmes d'argent – j'étais étudiante. Je faisais mon droit et au deuxième semestre j'ai eu des porblèmes pour payer le loyer de ma chambre d'étudiante. Et j'ai téléphoné à mon père pour lui demander si pour une fois il pouvait m'aider. Vous savez ce qu'il a fait ?

EMMA ET SOPHIE. Non.

JUDITH. Il m'a envoyé une enveloppe avec de l'argent du monopoly.

EMMA. Combien ?

JUDITH. Trente mille.

EMMA. C'est beaucoup.

JUDITH. Oui, oui, mais je l'ai remboursé.

JONAS. Excuse-moi – tu n'as pas dit qu'il était mort ?

DANIEL. Il est mort.

JONAS. Tu as dit que pap pap pap pap pap papa est mort ?

DANIEL. Mort et empierré. Enterré, je veux dire.

JONAS. Pourquoi il est mort ?

DANIEL. Parce que… parce que… Qu'est-ce que tu veux dire ?

JONAS. Mort comment ?

DANIEL. Tu sais bien. Tu comprends bien. Tu piges, non. Tu ne vois pas ? Tu ne comprends pas ?

JONAS. Oui c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça, oui c'est ça, c'est ça, c'est ça, oui c'est ça oui.

JOSEPH. Nous étions dans notre maison sur l'île de Gotland… C'est ça que je cherche à dire. C'est là-bas que c'est arrivé. Si je me souviens bien. De toute façon, ça n'a pas d'importance. Nous y sommes restés quatre semaines à peu près, comme d'habitude. À peu près. On ne pouvait pas rester plus longtemps. C'était le troisième été après avoir acheté la maison. On a toujours aimé aller là-bas. On s'y est toujours senti très à l'aise. On y avait trouvé le calme et la détente. Oui, on avait eu l'impression finalement de rentrer chez nous, quand on l'avait achetée… qu'est-ce que ça veut dire. Rentrer. C'est une impression étrange. C'était comme de rentrer dans quelque chose dans ce monde… C'était une ruine quand on l'a achetée. Rentrer dans une ruine. Elle n'est pas bien grande. En fait, c'est trois ruines, et tout doucement, on a commencé à les retaper. Nous ne sommes pas pressés. Nous pensons que nous allons vivre éternellement. On y a déjà mis pas mal d'amour, de soins et énormément d'argent. Refait les sols, la toiture, rasé les murs, un nouveau crépi, installé de nouvelles fenêtres et une cuisine toute neuve dans l'une des ruines, celle qu'on a l'intention d'achever en premier pour qu'on puisse s'y installer pendant qu'on retape les deux autres. On a planté deux platanes allemands et un noyer de sept ans et je ne sais pas combien de rosiers, de cerisiers et de pruniers. J'aimerais aussi planter un acacia, avec la lumière ça donne une belle ombre, et plus tard quelques figuiers. On a eu un rosier "Saint-Jean" finlandais par un bon ami qui est marié avec une finlandaise, elle s'appelle… Katharina et j'ai l'intention de planter deux rosiers "de miel" qui peuvent grimper jusqu'à six sept mètres. On se disait que dans quelques années on pourrait tenter de s'installer pour toujours et de vivre là-bas... mais j'ai vingt ans de plus que Sophie. On pourrait s'en servir comme base pour notre activité… quelle qu'elle soit… le vieillissement. Mais cet été, cet été, là, j'y suis allé avec des livres de Hanna Arendt et de Heidegger… cet été il s'est passé quelque chose… une chose

aussi inattendue qu'inexplicable. Surtout quand on songe qu'on en a si peu profité jusque là. Ça a été un véritable bouleversement, mais qui s'est fait en douceur. Ça ressemble à un récit de tremblement de terre, on est assis à regarder le désert par une grande fenêtre et tout d'un coup tout se met à trembler et la fenêtre est brisée et tout est cassé dans la maison. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Ce qui s'est passé c'est qu'on en a perdu le désir. Tout d'un coup. Inexorablement. On arrivait à peine à comprendre ce qui se passait. On avait perdu le désir, de tout. Tous les deux, en même temps, mais chacun dans son coin… je veux dire… sans que l'autre soit au courant. C'est de ça qu'on a peur. Quand on sent que l'autre éprouve la même chose, alors là, c'est pour toujours. Notre désir pour ce lieu, pour cette maison, était mort. J'ai cru que j'étais le seul à le ressentir, ça me faisait de la peine de m'en apercevoir, et je ne voulais rien dire, j'espérais que ce serait passager, juste une ombre. Mais quelques jours plus tard, un soir, alors qu'on était assis dans le jardin et qu'on mangeait des pâtes, Sophie se tourne vers moi et elle me dit tranquillement –

SOPHIE. Je ne l'aime plus.

JOSEPH. Non.

SOPHIE. La maison, je veux dire. Je ne l'aime plus.

JOSEPH. Non, je sais.

SOPHIE. Je ne veux plus venir ici.

JOSEPH. Moi non plus. J'en ai perdu le désir.

SOPHIE. J'en ai perdu le désir.

JOSEPH. Moi aussi.

SOPHIE. À vrai dire, je ne suis pas sûre de l'avoir jamais aimée. À vrai dire, je crois que je ne l'ai jamais aimée. Seulement cherché à me persuader que je l'aimais.

JOSEPH. Moi non plus.

SOPHIE. Je crois que j'aimais cette idée magnifique qu'on avait quelque chose ensemble. C'est la seule chose qu'on a ensemble… quelque chose qu'on a tenté de créer ensemble.

JOSEPH. Oui.

SOPHIE. Mais il vaut mieux être sincère ?

JOSEPH. Oui.

SOPHIE. Maintenant.

JOSEPH. Je trouve aussi… Qu'est-ce qu'on va faire ?

JONAS, *se trouve derrière eux, creuse le sol comme si c'était la terre, comme s'il creusait une tombe et qu'il avait trouvé un visage.*

SOPHIE. Je ne sais pas.

JOSEPH. La vendre ?

SOPHIE. Oui, on ferait mieux.

JOSEPH. Oui. Il vaut mieux.

MATTIAS. On change.

JOSEPH. C'est ça ? C'est le contraire plutôt, non ?

JUDITH. Vous aimiez votre maison. Vous l'aimiez.

SOPHIE. Oui, on l'aimait. C'est ce qu'on pensait.

JUDITH. Vous ne parliez jamais d'autre chose… que de votre putain de maison sur l'île de Gotland.

SOPHIE. C'est sûr.

JOSEPH. C'est sûr qu'on en parlait.

SOPHIE. On l'aimait.

DANIEL, *regarde Jonas à genoux qui creuse la terre avec les mains*. Qu'est-ce que tu fais, merde ?

JONAS. Je voulais seulement voir papa… voir comment il va.

DANIEL. Arrête ça. Viens t'asseoir ici.

EMMA. C'était quoi, la pièce dont ils parlaient tout à l'heure ?

JUDITH. Je ne sais vraiment pas. Ça fait tellement longtemps.

EMMA. Je n'ai pas entendu ce qu'ils ont dit.

JUDITH. Moi non plus, vraiment.

EMMA. Elle avait l'air bien ?

JUDITH. Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que c'est. Je ne sais pas si je l'ai vue ou pas puisque que je ne sais pas de quoi on parle. Je ne sais même pas où elle se jouait.

EMMA. Moi non plus. Ça fait tellement longtemps.

JONAS, *chuchote à Emma*. Papa te dit bonjour.

EMMA. Merci… Dis lui bonjour de ma part.

JONAS. Il a dit que tu lui manquais.

EMMA. Il me manque aussi.

JONAS. Je vais lui dire ?

EMMA. Oui.

JONAS. Emma te dit bonjour, elle dit que tu lui manques.

DANIEL. Il n'a rien dit sur le cabinet ?

JUDITH. Quel cabinet ?

DANIEL. Le cabinet… le cabinet d'avocat ?

JONAS. Pas un mot. Pas un mot.

JOSEPH, *à propos d'un pair de chaussures.* Hugo Boss.

DANIEL. Elles ne sont pas à moi, quelqu'un qui a dû les oublier.

EMMA. Comment va ta mère, au fait?

JUDITH. Ma mère ? *Un temps bref*. Ma mère ?

EMMA. Oui. Comment elle va ?

JUDITH. Elle est morte. Tu ne savais pas ?

EMMA. Elle est morte ?

JUDITH. Oui.

EMMA. Comment ?

JUDITH. Elle est morte au mois d'avril... 19…

EMMA. Oui, c'est ça, c'est ça, c'est ça… oui, c'est ça, c'est ça, c'est ça.

JONAS. Oui c'est ça, c'est ça, c'est ça, oui, c'est ça, c'est ça –

TOUT LE MONDE, *sauf Daniel*. Oui c'est ça, oui c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça… oui, c'est ça, oui c'est ça oui, c'est ça c'est ça c'est ça, oui c'est ça.

DANIEL, *calme*. Arrêtez.

JONAS. Oui, c'est ça, oui c'est ça… oui, c'est ça… oui… c'est ça… oui.

DANIEL, *plus sévère*. Arrête.

JONAS. Oui genau, oui genau… oui genau.

TOUT LE MONDE, *sauf Daniel*. Genau, oui genau. *Ils le disent une vingtaine de fois. On dirait une prière qui monte et qui descend.*

DANIEL, *se lève.* Silence.

JOSEPH. On est quel mois, là ?

MATTIAS. Là, maintenant ?

JOSEPH. Oui ?

MATTIAS. Septembre ?

JOSEPH, *après un bref temps*. Septembre ? *Un temps bref*. Ah.

EMMA. Pardonne-moi. Pardonne-moi… Comment j'ai pu oublier ça ?

JUDITH. Oui… De toute façon elle était déjà morte… déjà morte depuis longtemps. Depuis longtemps.

EMMA. Elle venait de Hongrie. Elle avait survécu.

JUDITH. Jusqu'à maintenant…

MATTIAS. Oui, mais ça fait longtemps.

JUDITH. Voilà pourquoi ça nous a fait une si forte impression. Il lui a sauvé la vie.

JOSEPH. En Allemagne ils ne connaissaient pas Wallenberg.

MATTIAS. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JOSEPH. C'est sûr. C'est certain. En tout cas, pas les intellectuels de Berlin avec qui j'ai discuté.

EMMA. Je ne sais pas ce qu'on entend par là… Ils ne sont jamais repartis… ils ne sont jamais repartis.

JUDITH. Non. Et il fallait qu'on attende là… avec eux… mais dehors, d'une certaine façon, et les mains vides… elles n'étaient jamais pleines de rien… mais je n'ai pas compris… pas compris où j'étais en réalité, mais j'étais là, et j'attendais dehors… pendant que je vieillissais… je ne sais pas combien d'années… ah, il y en avait tellement… toutes ces années… que je l'attendais et je n'étais qu'une enfant, puis une jeune fille puis une jeune femme, et puis une vieille femme… Mais je n'ai jamais appris où j'étais… ni que le monde au-dehors n'existait pas… il n'y avait que des ombres. Que des ombres qui sortaient, des ombres qui se promenaient dehors et qui tombaient sur moi et qui passaient, sans fin, il y en avait de plus en plus, de plus en plus sans arrêt et quand je voulais les attraper, elles me regardaient avec des yeux affamés et morts.

DANIEL. À propos de l'Allemagne –

EMMA. On parlait de la Hongrie, Daniel.

DANIEL. Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie, Union Soviétique, Pays-bas… qu'est-ce que ça change ? De toute façon c'est de l'Allemagne qu'on parle. Je parle de l'Allemagne. Et je sais, je l'ai déjà dit – je sais, je l'ai déjà

dit tellement souvent, que j'ai oublié qui l'a dit pour la première fois, mais je le dis encore une fois.

JUDITH. J'étais qui ? Je suis née pour vaincre la mort. Je n'étais même pas une enfant. J'ai pleuré les larmes qu'elle ne pouvait pas pleurer.

DANIEL. Je dis que les Allemands ne pardonneront jamais aux juifs d'avoir tué environ six millions d'entre nous. Ils se disent, inconsciemment ou consciemment, qu'il doit y avoir quelque chose qui cloche en nous, puisque nous nous sommes laissé massacrer avec une telle férocité et une telle froideur. Il faut que ce soit leur propre faute, après tout, s'ils se sont fait tuer. Sinon ils ne se seraient pas fait tuer. Ce n'est pas important, le nombre de doses d'extermination que l'on injecte aux enfants de dix ans… Quel enfant voudrait chercher à comprendre un juif mort ? Voilà ce qu'ils pensent, les Allemands, à supposer qu'ils pensent quelque chose. Qu'ils soient allemands ou pas. Et quand une telle pensée leur vient à l'esprit, ils cherchent aussi vite que possible à la refouler, mais en réalité ils la gardent seulement pour une autre occasion. Le refoulement est une extermination en vacances.

MATTIAS. Je crois que tu as raison.

DANIEL. Tu crois ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

JUDITH. Une nuit d'août elle est venue à Trelleborg, une petite ville du sud de la Suède.

MATTIAS. Ben, le mécanisme en tant que tel – le mécanisme du refoulement en tant que tel – est assez universel. Ce n'est pas une invention allemande. Il est universel. Il vaut pour nous tous. Est-ce que nous ne sommes pas tous étonnement habiles à rejeter la culpabilité de nos actes les plus infâmes sur nos victimes… Et plus ils sont vils, pire est la culpabilité de la personne à qui tu fais du tort, surtout si tu as son destin entre les mains. C'est bien ce qui fait le succès de votre journal, quand vous traquez des dirigeants et des politiciens.

JOSEPH. On ne peut pas comparer, putain.

MATTIAS. Évidemment que non. Je ne compare pas. *Il est extrêmement agressif*. N'essaie pas de… Ne me cherche pas.

JOSEPH. Quoi ?

MATTIAS. Ne me cherche pas. Je parle du mécanisme en tant que tel. Tu ne peux pas t'en dégager. Tu gagnes ta vie avec ça.

EMMA. On est tout simplement devenu un peuple parce qu'il y a eu trop de gens qui ont voulu nous tuer.

JUDITH. Pas seulement voulu.

EMMA. Non.

JUDITH. À propos de comparaisons, il y en a qui sont devenues possibles tout d'un coup, l'autre jour j'ai lu une chronique dans ton journal où le chroniqueur faisait un parallèle entre l'extermination des escargots dans son jardin et Auschwitz.

JONAS. Oui c'est ça c'est ça, oui c'est ça oui. Oui, c'est ça, c'est ça c'est ça c'est ça c'est ça oui c'est ça c'est ça c'est ça oui c'est ça j'ai vu ça moi aussi. J'ai vu ça. Oui c'est ça.

JUDITH. Elle disait qu'elle redoutait le jour où elle serait jugée lors du "procès de Nürnberg pour crimes contre l'environnement".

JOSEPH. Je sais. J'ai honte. Ce n'était pas ma rédaction, mais j'ai honte quand même.

JUDITH. Ah bon ? Pourquoi ?

DANIEL. Pourquoi ?

MATTIAS. Ah bon ?

JUDITH. Pourquoi ?

JOSEPH. Je ne sais pas.

JUDITH. On aura toujours une bonne raison d'avoir honte. Tôt ou tard.

JOSEPH. J'ai honte… je ne sais pas, peut-être parce que je ne suis pas juif, tout simplement.

DANIEL. C'est une bonne raison d'avoir honte ?

JOSEPH. Parce que je ne peux pas partager votre souffrance, votre histoire, vos blessures historiques et la force et l'intelligence et les raisons pour lesquelles vous avez survécu.

JUDITH. Ce ne sont pas des blessures historiques. C'est ce qui reste quand il n'y a plus rien. Le vide vivant.

JOSEPH. Vous pouvez vous retrouver dans le noir. Vous reconnaissez l'autre.

EMMA. On parle sérieusement là maintenant ?

JUDITH. Enfin.

JOSEPH. Non, je me sens complètement étranger. Exclu presque. Étrange. Un étranger. C'est pénible. Une sensation pénible. Je ne suis qu'une feuille blanche et vierge. Je n'ai pas le droit et je ne peux pas participer. Je ne comprends pas la langue. Je ne me sens pas chez moi dans ce pays-là. Ce que vous dites signifie autre chose pour vous que pour moi, mais je n'en ai pas la moindre idée. Il y a une autre langue, derrière ce que vous dites qui n'est pas… dans laquelle je n'ai aucune signification ni aucune valeur, je veux dire, par-delà votre amitié et votre générosité. Où je n'existe tout simplement pas. Je veux dire, il ne faut plus chercher à vous comprendre au-delà d'une certaine limite. Au-delà de cette limite je n'ai pas le droit de dire quoi que ce soit. Je n'ai pas le droit de me taire non plus. Il n'y a que vous. Ma vie s'arrête là. C'est votre royaume dans les airs. Un air empli de la fumée de vos morts… Je pensais à ça l'autre jour quand j'ai appris qu'il n'y avait que deux

personnes de la famille d'Elfriede Jelinek qui étaient revenues d'Auschwitz, l'une était sa mère… Pour ce qui est de la chronique, tout ce que je peux dire c'est qu'elle ne se trouvait pas dans les pages culture. C'était une autre rubrique du journal. On n'a rien en commun.

DANIEL. Et c'est pour ça que vous n'assumez aucune responsabilité ?

SOPHIE. Te fatigue pas, Joseph. De toute manière, ils ne vont jamais t'accepter.

Jonas se met à pleurer.

MATTIAS. Je suis psychiatre.

EMMA. Je suis rédactrice dans une maison d'édition.

DANIEL. Non. Tu es rédactrice de livres pour enfants dans une maison d'édition.

JUDITH. Je suis avocate. Je travaille dans ton cabinet.

DANIEL. Et tu as une chatte. Tu es une avocate avec une chatte.

JUDITH. Et alors ? Tu as un problème avec ça ? Elle te gêne, je veux dire.

DANIEL. Non.

JUDITH. Elle est à toi la nuit, et à moi la journée.

DANIEL. Je veux dire, tu es avocate en droit familial. Pas moi. Tu es avocate en droit familial, impitoyable et négligente. Pas moi. Je suis avocat en droit pénal. Je vois des gens qui sont coupables ou innocents – des crimes assez terribles, tous les jours. Je les vois tous les jours, je veux dire, une – deux ou plusieurs personnes. Jamais en même temps. Toujours l'une après l'autre. Parfois jusqu'à cinq six personnes par jour. Je suis assis en face d'elles tous les jours et je les écoute et j'essaie de comprendre ce qu'elles disent vraiment, et je filtre ce qu'elles veulent que je comprenne. Qu'elles

sont innocentes. Qu'elles sont innocentes de tout. Ce n'était pas de leur faute. Rien. S'il est arrivé quelque chose, c'est juste arrivé tout simplement. Elles n'étaient que des instruments. Elles ont été provoquées. Insuffisantes mentalement sur l'instant, saisies par une ivresse psychopathique. Et au cas où ce serait elles qui l'auraient fait, ce n'étaient pas elles. C'était quelqu'un d'autre. Je sais de quoi je parle. Je suis avocat. Je suis avocat aussi loin que je me souvienne. J'ai passé mon examen à la fac de droit. J'étais sur les rotules parmi des textes de lois. On peut dire ça comme ça ? Apparemment. Etre sur les rotules parmi des textes de lois. J'avais des textes de lois jusqu'au cul, parce que j'étais sur les rotules parmi ces textes. Je mastiquais des articles de lois comme si c'était des testicules d'éléphant, il y en avait cinq qui me sortaient par les oreilles, et j'en ai vomi. C'était une époque formidable. Formidable. La meilleure époque de ma vie. La meilleure époque de ma vie peut-être. Je ne l'oublierai jamais. C'était la meilleure époque de ma vie. De la vie de quelqu'un. Voilà pourquoi je ne l'oublierai jamais. C'était avant d'avoir rencontré Emma. C'était six ans avant d'avoir rencontré Emma. Je n'étais pas encore père. Puis j'ai rencontré Emma et j'ai eu deux enfants. L'un est mort. J'ai passé mes examens cette année-là. Mes examens de droit. Je suis avocat. Je suis avocat en droit pénal. Comment je m'appelle ? Je suis l'un des associés d'un grand cabinet d'avocat. On fait le droit. Notre siège central se trouve Birger Jarlsgatan, une rue de Stockholm. Un loyer exorbitant. Situé dans le centre et très prestigieux. Une dizaine de bons restaurants dans les parages. Tu as besoin d'un avocat ? Tu n'as qu'à t'adresser à moi. Je suis avocat.

JOSEPH. J'en n'ai pas besoin.

DANIEL. Tout le monde a besoin d'un avocat. Tôt ou tard. Je suis avocat. Je suis un avocat qui peut attendre. Mon père est mort. Il était avocat lui aussi. Exactement comme moi. Il peut attendre lui aussi. Je suis avocat.

SOPHIE. Je suis journaliste. Jeudi, je vais aller à Riga. Je vais faire un reportage sur deux orphelinats à Riga… l'un est situé à quarante kilomètres de Riga.

JOSEPH. Ne reviens pas avec un gosse handicapé qui aurait soif d'amour seulement.

JONAS. Je suis… je suis le Suédois qui a trouvé la solution durable pour le conflit du Moyen-Orient, si vous voulez m'écouter ou aller sur mon site : www.jonas.panique.a.se. Cliquez sur Moyen-Orient. Voici mes idées : La Syrie, Le Liban, L'Égypte…

DANIEL. Oui, c'est ça. Tu es psychiatre.

JONAS. Non. Pas aujourd'hui.

DANIEL. Non, Mattias. Tu es psychiatre.

MATTIAS. Oui, j'en ai peur.

DANIEL. Bien. Excellent. Tu devrais.

MATTIAS. Pourquoi ça ? Pourquoi je devrais en avoir peur ?

DANIEL. C'est toi qui l'a dit… Pas moi.

MATTIAS. Tu m'as dit que c'était bien.

DANIEL. Quoi ?

MATTIAS. Bien, tu m'as dit. C'est bien que j'en aie peur. C'est pour ça que j'ai réagi. Pourquoi tu trouves que c'est bien que j'aie peur ? Je ne trouve pas que ce soit bien d'avoir peur.

DANIEL. J'ai dit que c'était bien que tu en aies peur, parce que tu ne dirais pas que tu en as peur si tu n'avais pas une bonne raison. Dans ce cas, tu dirais je n'en ai pas peur.

MATTIAS. Je n'en ai pas peur. Je ne comprends pas.

DANIEL. Moi non plus. *Un temps bref.* Je ne comprends pas ce que tu ne comprends pas.

MATTIAS. Je ne comprends pas ce que tu dis, je veux dire.

DANIEL. Non ?

MATTIAS. Non.

DANIEL. Qu'est-ce que je dois faire alors ?

MATTIAS. J'ai toujours peur. Toute ma vie est une lutte contre la peur.

JOSEPH. Tu pars jeudi ?

SOPHIE. Oui.

JOSEPH. Je pensais que c'était vendredi.

SOPHIE. Non. C'est jeudi. Vendredi, je serai déjà partie. Je serai déjà ailleurs. Et tu auras encore toute une journée pour te sentir libre et indépendant. Profite bien de cette journée. La vie est tellement courte, bientôt on n'existera plus. Pas toi, en tout cas.

JONAS. La vie est longue. L'amour n'est pas la chose la plus importante ici bas.

SOPHIE. Tu as un ver qui te sort de la bouche. Tu as vomi ? Tu me vomis ?

DANIEL. Qu'est-ce que tu as dit ?

SOPHIE. Tu auras encore toute une journée sans moi.

DANIEL. Ah bon… Tu rentreras quand ?

SOPHIE. L'avion de Riga est à 16 heures 45 et il arrive à Stockholm à 16 heures 45.

JUDITH. C'est à cause du décalage horaire ?

SOPHIE. Je suppose.

DANIEL. Bien sûr. Tu es journaliste. Tu travailles dans un quotidien. Tu travailles dans le même quotidien que Joseph. C'est là que tu l'as rencontré ?

SOPHIE. Non. C'est là qu'il m'a rencontrée. Ça fait trois ans qu'on est ensemble… c'est long, très long.

DANIEL. Exact.

SOPHIE. Je n'y travaille plus. Maintenant je travaille à la télé… à la télé… à la télé… à la rédaction des infos à la télé… à la recherche des infos plutôt… Il faut bien commencer quelque part.

DANIEL. Et finir ailleurs.

SOPHIE. Oui, je serai certainement rédactrice dans deux ans.

DANIEL. Quand Joseph t'aura quittée, appelle-moi.

JUDITH. Ils dorment, les enfants ?

EMMA. Tu me le demandes ?

JUDITH. Oui. Je te demande si les enfants dorment. Ils dorment ? Ils sont endormis ?

EMMA. Les enfants… oui… bien sûr… ils dorment, là maintenant… ils sont endormis… j'ai réussi à les faire dormir… On peut presque sentir qu'ils dorment… Je veux dire, moi je le sens… Et quelquefois je suis assise… quelquefois je suis assise à côté… à côté… Mon Dieu…

DANIEL. Qu'est-ce qu'il y a ?

Emma regarde Daniel comme si elle ne savait pas qui c'était.

DANIEL. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as ? *Un temps bref.* Hé ho.

EMMA. Je n'arrive pas… je n'arrive pas à me rappeler son nom…

DANIEL. Qui ?

EMMA. Son nom… la fille… c'est quoi son nom… Je n'arrive pas à m'en souvenir. Il s'est effacé.

DANIEL. Mais qu'est-ce que tu as, bordel ?

JUDITH. C'est peut-être le temps.

EMMA. Je l'ai perdu. Il s'est effacé… Attends. Il faut que je réfléchisse.

Un temps.

DANIEL. On attend.

EMMA. Comment elle s'appelle, déjà…

DANIEL. On attend. *Un temps bref*. On attend que tu te souviennes du nom de ton enfant.

Un temps.

EMMA. Non. *Un temps*. Pardonne-moi. Je n'arrive pas à me souvenir. Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qu'il y a…

MATTIAS. Ça arrive, ce genre de choses. Ça peut arriver à tout le monde. Tu penses certainement à quelque chose de plus important. *Il rit de nouveau, aussi violemment et aussi longtemps qu'avant. Personne ne réagit.*

DANIEL. Tu penses certainement à quelque chose de plus important que le nom de ton enfant.

JUDITH. Ça fait tellement longtemps. Ça fait tellement longtemps.

SOPHIE. C'est bien la dernière chose qu'on oublie.

EMMA. On a une assistante maternelle.

DANIEL. Elle s'appelle comment ?

EMMA. Mia.

DANIEL. Il faut qu'on lui demande. Elle sait peut-être le nom de ta fille.

EMMA. On part tôt le matin et on rentre tard le soir. Le plus souvent on mange dehors. On n'a aucun contact avec les voisins. On se dit bonjour dans l'ascenseur. On leur ouvre la porte de l'ascenseur. On dit quelque chose sur le temps. Tout le monde me trouve aimable, dans les magasins, à la banque, à la poste. Les gens ne veulent pas en savoir plus sur moi que ce qu'ils voient. Ils ne savent pas ce que je fais comme travail. Ils ne savent pas que j'ai deux enfants. Je vais les chercher à la crèche ou au centre de loisirs. Quand ils ont commencé l'école, il a fallu qu'ils rentrent seuls. On n'a jamais eu de problèmes. J'avais le sourire, d'habitude, quand je sortais. Elle a dix-huit ans.

DANIEL. Qui ?

EMMA. Mia. L'assistante maternelle. Notre assistante maternelle. Celle qui s'occupe de nos enfants.

DANIEL. Elle s'appelle Tina.

EMMA. Ah bon ? Elle ne dit pas grand chose.

DANIEL. Non, elle est autiste.

EMMA. Qui ?

DANIEL. Qui ? Comment tu l'appelles ?

EMMA. Qui ?

DANIEL. Qui ?

EMMA. Qui ? Tina ?

DANIEL. Elle a les cheveux bruns. De longues jambes. De longs doigts.

EMMA. Qui ?

DANIEL. Qui ?

EMMA. Qui ?

DANIEL. Ta fille. De longs cheveux bruns, de beaux grands yeux sombres et de longues jambes et de longs doigts. Elle voulait faire infirmière à Tel Aviv. Mais on lui a déconseillé.

EMMA. Qui ?

DANIEL. Qui ?

EMMA. Oui, c'est ça. Elle dormait assise, quelquefois. Elle était au lit, assise, et elle dormait. Elle gardait les yeux ouverts, quelquefois. Je croyais qu'elle était réveillée. Et je lui disais quelques mots, et puis je la regardais de plus près et je voyais qu'elle dormait. Et là je me suis mise à pleurer.

DANIEL. Pourquoi ?

EMMA. Quand j'ai songé à tout ce qu'elle devrait vivre. Tous les mensonges. Toutes les tromperies. Toute cette confiance naïve qui serait brisée en mille morceaux. Toute la haine. Toute l'histoire. Tous ces choix qui la feraient plus petite et plus pauvre. L'école. La vie professionnelle. Tout ce qu'elle doit perdre avant de devenir adulte. Quand j'ai pensé à ça, je me suis mise à pleurer. Je ne m'en suis pas aperçue.

JUDITH. Je comprends.

SOPHIE. Joseph ! Joseph ! Joseph !

MATTIAS. Je pensais à ce que tu as raconté sur le fils de Jacob.

JOSEPH. J'ai raconté des choses sur lui ?

SOPHIE. Ça existe, les gens heureux.

MATTIAS. Tu as raconté qu'il avait écrit un poème et qu'il l'avait mis sur le frigo. *Il regarde Joseph qui essaie de se rappeler.* Il avait écrit "Je suis trop moche".

SOPHIE. J'ai dit que ça existe, les gens heureux.

JOSEPH. Non, je suis trop moche.

MATTIAS. Oui, je suis trop moche.

SOPHIE. J'aimerais bien sortir au soleil.

JOSEPH. Non. Moi, je suis trop moche.

MATTIAS. Oui.

JOSEPH. Moi, je suis trop moche.

MATTIAS. Toi ? *Un temps*. Toi, tu es trop moche ?

JOSEPH. Oui, je suis trop moche. Vieux et moche.

SOPHIE. Tu n'es pas vieux.

MATTIAS. Que toi, tu es moche. Pas lui ? *Un temps*. Je pensais que "je suis trop moche" voulait dire qu'il était trop moche. Qu'il avait écrit que c'était lui qui était moche.

JOSEPH. Non. Pas du tout. Moi. Moi, je suis moche. Pas lui. Cela dit, lui aussi est moche. Incroyablement moche. Mais il voulait dire que c'est moi qui suis moche quand il l'a écrit. Il trouve sans doute qu'il est beau.

MATTIAS. Ah oui. *Un temps bref*. Je me suis complètement trompé. Sur tout. Je me suis complètement trompé sur tout.

JOSEPH. Absolument. *Un temps bref*. Sa femme m'a dit : on te considère comme faisant partie de la famille. La partie moche de la famille.

JUDITH. Elle a ri quand elle a dit ça ?

JOSEPH. Non, elle pleurait.

MATTIAS. Je comprends.

DANIEL. Ta femme a compris en premier. Maintenant c'est toi qui comprends.

JOSEPH. Jacob a dit que j'étais moche.

MATTIAS. Tu n'es pas spécialement moche.

JOSEPH. C'est ça qu'il a appris. C'est ça qu'il a capté. Il l'a capté. Il l'a entendu dire par Jacob. D'une voix assez forte probablement.

JUDITH. Mais lui, il est moche.

DANIEL. Son fils, oui. Terriblement.

EMMA. On peut dire ça comme ça ?

DANIEL. Oui, on peut. Si on a raison. Et c'est mon cas. C'est bien la première chose à laquelle on pense quand on le voit. Mon Dieu, que cet enfant est moche.

Un temps.

EMMA. Quand Jessica est morte, mes cheveux et mes ongles ont cessé de pousser. *À Judith.* Et rien n'est arrivé… encore ?

JUDITH. Non. *Elle sourit*. Rien.

EMMA. Chez vous.

JUDITH. Oui, chez nous, non. Rien. Rien n'est arrivé, effectivement.

MATTIAS. Bien sûr que non… Tu crois qu'on serait assis là dans ce cas ?

EMMA. Quel dommage.

JUDITH. Oui, c'est dommage. C'est vraiment dommage.

EMMA. Vous devriez essayer encore.

MATTIAS. On devrait ?

JUDITH. On devrait ?

EMMA. Oui, naturellement.

JUDITH. Pourquoi ça ?

MATTIAS. Pourquoi on devrait ?

JUDITH. La seule chose qu'on devrait faire c'est mourir.

JOSEPH. And the rest is bullshit.

EMMA. Vous n'en avez pas parlé ? D'essayer encore une fois.

JUDITH. Non. On n'en parle pas. Mattias ne veut pas. Mattias ne veut pas en parler. Mattias refuse d'en parler. Il ne peut pas parler de ça.

MATTIAS. J'en parle, évidemment. J'en parle tout le temps. Je ne fais rien d'autre. C'est de ça que je parle quand je n'en parle pas… en ne disant rien. Voilà comment j'en parle. Si j'en parlais, je ne pourrais pas en cracher un mot, effectivement. Ou plutôt, si je n'en parlais pas je ne pourrais pas en cracher un mot, effectivement.

EMMA. Dans ce cas, il vaut mieux ne pas en parler.

MATTIAS. On ne fait rien d'autre… Je ne fais rien d'autre.

JUDITH. Je n'en parle pas aussi.

JOSEPH. Non plus, tu veux dire. Tu n'en parles pas non plus.

JUDITH. Non…

EMMA. Vous devriez essayer encore… S'il vous plaît… Vous ne pourriez pas faire ça ?

MATTIAS. Parler ?

EMMA. Non… Faire ça.

JONAS. Je suis comme ça parce que je suis enrhumé.

JUDITH. Jacob n'est qu'une ombre.

MATTIAS. De qui ?

JUDITH. De Jacob. Évidemment.

MATTIAS. Ah bon.

JUDITH. Quand je le regarde je vois à travers lui et je n'arrive pas à trouver une accroche.

MATTIAS. Tu as dit ça maintenant ?

JUDITH. Oui ?

MATTIAS. Mais tu ne dois pas dire ça maintenant… tu dois dire ça dans dix minutes.

JUDITH. Ah, pardon.

MATTIAS. Ben, je ne sais pas…

Six personnes traversent la pièce d'un mur à l'autre. Deux d'entre elles traversent la table. Elles goûtent les restes, boivent un verre de vin, s'essuient avec une serviette, prennent un couteau et se nettoient les ongles.

Les sept personnes qui s'y trouvent déjà ne s'aperçoivent de rien ou elles font semblant de ne s'apercevoir de rien.

Pendant la scène suivante, ils parlent tous les sept ensemble et ils disent leurs trois premières répliques. Ensuite ils se taisent. Ils reprennent en même temps. Ils arrêtent en même temps. Trois fois.

EMMA. C'est horrible ce qui se passe au Kosovo et tout ce qui se passe aussi… qui se passe là… là-bas… parce que c'est là-bas, non… je trouve que c'est horrible.

SOPHIE. Oui, j'ai des amis qui habitent la Troisième avenue. Ils ont tout vu quand c'est arrivé.

MATTIAS. Tu trouves ? Pourquoi ?

EMMA. C'est pas horrible, ce qui se passe là… là-bas.

JUDITH. Là-bas.

JOSEPH. Timor oriental, tu veux dire ?

SOPHIE. Ils disent que maintenant ils aiment New York plus que jamais… Ils ont raconté que le soir même il y avait vingt mille personnes qui faisaient la queue pour donner leur sang à l'hôpital Saint Christophe.

DANIEL. New York ?

SOPHIE. World Trade…

EMMA. Non, Kosovo. Ce qui se passe au Kosovo. Je trouve que ce qui se passe au Kosovo est tellement horrible… En tout cas, c'est ce que je devrais penser, parce que c'est horrible, quoi qu'on en pense.

JOSEPH. Tu ne parles pas du Pakistan ?

SOPHIE. Pourquoi je parlerais du Pakistan ? Je parle de New York. Il a raconté que plusieurs jours après il y avait des musulmans dans le métro, et que les gens étaient tellement agressifs, tellement haineux qu'ils étaient au bord de se jeter sur eux, mais à ce moment-là il y a quelqu'un qui s'est levé et qui a dit : non, laissez-les tranquilles sinon on va finir comme eux… si on fait comme eux on va finir comme eux.

JOSEPH. Je croyais que tu parlais du Pakistan.

EMMA. Non, je parle du Kosovo. *Elle crie*. Tu n'entends pas ce que je dis ?

JONAS. J'entends ce que tu dis. Je comprends ce que tu dis.

JOSEPH. Non.

JONAS. Non ?

DANIEL. Je n'arrive pas à faire de différence entre eux, tant que ce ne sont pas des Américains ou des gens comme nous. Je veux dire, ils sont tous morts. Je les vois bien chuchoter leurs noms, mais je n'arrive pas à faire la différence. Je ne sais jamais si c'est des musulmanes, des tibétaines, des kurdes, des palestiniennes, des juives-russes ou des mères serbes qui se mettent à pleurer devant les caméras de la télé quand elles essaient de

raconter comment leurs maris et leurs fils ont été emportés dans le noir à dix heures du soir et qu'ils ne sont pas revenus.

MATTIAS. Vers quoi vont-ils revenir, s'ils reviennent ? Tout est une tombe, et ils sont déjà morts.

DANIEL. Ils ne vont pas revenir. C'est ça l'idée, avec une tombe.

SOPHIE. Vous avez vu l'émission l'autre jour, sur ces enfants qui ont été arrachés à leurs parents socialistes en Argentine pour être adoptés par des familles qui soutenaient la junte militaire et Pinochet et qui ont peut-être participé à l'assassinat de leurs familles ?

DANIEL. Non. Qu'est-ce qu'on va faire ?

JUDITH. Maintenant on ne peut rien faire.

DANIEL. Non, qu'est-ce qu'on va faire ?

MATTIAS. Je ne sais pas.

DANIEL. C'est ça la question.

MATTIAS. Je ne sais pas précisément ce qu'on va faire.

JOSEPH. Faire venir deux mille psychiatres.

JUDITH. C'est difficile d'adopter un enfant à notre âge. Mattias, il en avait déjà cinquante et un, si je me souviens bien… quand on a lancé l'affaire. Mais apparemment on pouvait avoir un enfant de Chine ou de certaines provinces de l'ancienne Union soviétique.

JOSEPH. Quels genres d'enfants ?

JUDITH. Et éventuellement des enfants handicapés ou mentalement retardés dont personne ne voulait.

DANIEL. Et vous, vous vouliez les avoir ?

JUDITH. On voulait en avoir un… si je me souviens bien.

EMMA. En tout cas, j'ai rempli trois énormes sacs de vêtements que je ne peux plus porter et que j'ai l'intention de donner à la Croix-rouge ou à Enfants du Monde. J'ai perdu huit kilos depuis que ça s'est passé, mais ce n'est pas pour ça que je me débarrasse de vêtements que je ne peux plus porter. Je ne suis pas cynique. J'aimerais pouvoir faire plus. D'autant plus. Un jour j'en ferai peut-être plus. Un jour je vous surprendrai peut-être tous.

MATTIAS. Le plus important c'est que tu te surprennes toi-même. *Il rit de nouveau, le même rire*.

DANIEL. Ces sacs traînent dans l'entrée depuis deux mois.

EMMA. Mais je n'ai pas eu le temps, vraiment.

JOSEPH. Je sais… Je sais comment c'est… J'ai une soupe de pois dans une casserole depuis… juin… juillet… et on est en septembre.

JONAS. Qui est-ce qui a dit une nuit d'août ?

EMMA. C'était moi.

MATTIAS. Voici l'amour. Si ta main est ouverte, ça reste. Si tu fais comme ça…

EMMA. J'ai été tellement occupée.

DANIEL. Je sais… Je vois devant moi, clairement, comme si je voyais à travers les yeux de quelqu'un d'autre… je me demande si vous aussi, dans votre imagination, vous pouvez voir de façon aussi nette et aussi claire que moi le grand nombre de femmes affamées – gelées – sales – silencieuses qui ont été forcées de quitter leurs maisons et qui vacillent dans la boue – la pluie – la cendre en Macédoine, de la manière dont ces femmes ont toujours vacillé pendant que leurs hommes et leurs fils étaient emportés et

massacrés… habillées en tailleurs Prada et chaussures Jil Sanders ? Moi je peux. Je peux voir ça. Vous aussi ? Vous ne pouvez pas…

JOSEPH. Tu parles trop.

DANIEL. Je sais. Je suis avocat.

JOSEPH. Je suis à la rédaction culturelle. Je travaille pour un journal, aussi bien que pour des émissions culturelles à la radio et parfois aussi à la télé. Mais je suis la même personne. Je peux être dans deux endroits en même temps, mais pas dans trois.

SOPHIE. Je suis journaliste.

EMMA. Je suis…

JUDITH. Je suis avocate moi aussi.

JONAS. Je suis…

EMMA. Il faut que j'aie une garde-robe assez considérable de beaux vêtements utiles, fonctionnels et intelligents pour mon travail. Je représente une grande maison d'édition très en vue. Voilà pourquoi il faut être représentative. Aimable, efficace, versée dans plusieurs langues et négative… intéressée… et habillée en… je ne me souviens plus de quoi on parlait. Je suis rédactrice de livres pour enfants. Je prends des décisions concernant les livres qu'on va éditer dans la maison d'édition où je travaille. Ce n'était pas ça, mon rêve.

JUDITH. Oui, on devrait faire quelque chose… au Kosovo.

DANIEL. Je suis avocat. Je suis juif et avocat juriste.

JONAS. J'ai une tête de merde. De la merde de l'homme. De la merde des hommes. Que quelqu'un a chiée quelque part. Je l'ai prise. Je suis passé devant et je l'ai prise. J'ai une tête ronde de merde. Je l'ai achetée en Allemagne. Comme souvenir.

DANIEL. À propos de l'Allemagne…

JOSEPH. Et le Rwanda. Le Soudan. La Turquie. L'Afghanistan. Le Vietnam. Prague 1948 et pourquoi pas le Goulag ?

SOPHIE. Je ne sais pas… je ne sais pas de quoi tu parles.

JOSEPH. Moi non plus. Mais quand j'étais à Liège – c'est une ancienne petite ville minière en Belgique – j'ai parlé avec un Belge d'une femme qu'il avait mise en scène pour un spectacle qui s'appelait Rwanda 94 – il était metteur en scène, voilà pourquoi il l'avait mise en scène. Elle participait au spectacle et elle racontait ce qui s'est passé dans son village quand ils sont venus, les tutsies ou c'était peut-être les autres. En tout cas… elle s'est cachée sous la grande marmite de fer qu'ils utilisaient pour préparer la nourriture, elle s'est glissée sous la marmite et elle s'y est cachée toute une semaine pendant qu'ils massacraient toute la population du village et que les Français laissaient faire. Ils ont tué tout le monde. Ses trois enfants, sa mère, son frère et sa sœur et toute la famille de sa sœur. Sept jours après, le village entier baignait dans le silence de la mort et de la paix et alors elle est sortie. C'est ça qu'elle racontait pendant le spectacle. Calmement, objectivement, sans larmes, sans essayer de jouer. Elle disait que c'était la seule vie que lui restait… ces vingt minutes où elle raconte ce qui s'est passé. Elle a dit qu'il faisait nuit quand elle est sortie.

JONAS. Quand j'étais merde, ils m'ont donné… quand j'étais malade, je veux dire. Quand j'étais près de mourir et presque transparent ils m'ont donné des seringues de merde. Ils avaient confiance. Ils m'ont fait confiance. J'ai eu confiance.

DANIEL, *regarde Sophie, qui écarte sa lourde chevelure de son visage de manière gracieuse. Le vernis à ongles sur son index droit s'écaille.* Ça fait mal soignée et négligée.

SOPHIE, *regarde son doigt*. Je sais. Je suis mal soignée. Je suis négligée. Je le sais. Je m'en fous. Je me ronge les ongles quand je réfléchis, quand on me

pose une question et que je n'arrive pas à dire oui ou non, et quand je conduis, je ne sais pas où je me trouve. Je ne sais pas pourquoi… Pourquoi ?

DANIEL. Tu es insatisfaite. Tu es un peu frustrée et assez insatisfaite. Je peux te dire que tu es insatisfaite. Je vois que tu es insatisfaite.

SOPHIE. Je peux te dire qu'on ne peut pas me satisfaire. Je suis impossible à satisfaire. C'est un enfer absolu.

DANIEL. Tu es insatisfaite aussi bien que chrétienne ?

SOPHIE. Non, je suis athée.

DANIEL. Il faut que je reconsidère la question… je l'ai posée en tant qu'avocat. Je suis avocat.

EMMA. Je suis rédactrice dans une maison d'édition.

JUDITH. Je suis avocate en droit familial. J'ai un utérus.

JONAS. Je suis…

SOPHIE. Je suis journaliste.

JOSEPH. Je suis rédacteur.

MATTIAS. Je suis psychiatre… *D'une voix basse mais intense*. Non, non, non, non, non, non.

JONAS. Imagine si on se mettait tous à parler allemand. Et on ne comprendrait pas ce qu'on se dirait. Ça serait marrant.

JOSEPH. Il y a cinq ans, c'était complètement impensable. C'était bouleversant, moi, en tout cas, ça m'a beaucoup bouleversé les rares fois où ça m'est arrivé, malgré tout, que quelqu'un me demande ou que j'entende quelqu'un demander : est-ce qu'elle ou il est juif ? J'ai l'impression qu'on est confrontés maintenant à cette question presque tous les jours. Aujourd'hui

par exemple un critique est venu avec un article sur Martin Walser l'auteur allemand et on était vaguement en train de discuter de son dernier livre et là un type qui fait des heures sup' comme remplaçant a vu le livre du critique et il a dit : il est bien juif, lui. Non, a dit le critique. Au contraire… Pourquoi est-ce qu'il a posé cette question ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Je peux comprendre que dans une période de racisme et de néo-nazisme croissant il y ait des gens qui ressentent un besoin fort de définir leur appartenance et de se ségréguer dans certains milieux comme tu le fais, toi. J'ai des copains aux Pays-Bas que je n'ai pas vus depuis 1983 ils m'ont raconté que plusieurs de leurs amis et de leurs proches deviennent de plus en plus orthodoxes et maintenant ils ne veulent plus que leurs enfants aient des contacts avec des néerlandais non-juifs… mais le fait que des gens ordinaires commencent à demander les origines… Je trouve ça de mauvaise augure… C'est une ombre affreuse et malsaine qui commence à se propager… Parfois j'ai même du mal à dire le mot juif.

SOPHIE. On peut dire juive, c'est plus facile.

JOSEPH. Est-ce que ça veut dire que les racistes sont en train de réussir à isoler un groupe qu'on repère facilement ?

DANIEL. Qu'est-ce que tu réponds à cette question ?

JOSEPH. Qu'elle me fait peur.

DANIEL. Ce n'est pas une attitude particulièrement constructive – d'avoir peur.

JOSEPH. Je n'ai pas peur tout le temps. Ça ne me fait pas peur tout le temps. J'ai peur là maintenant quand on en parle.

MATTIAS. La seule chose qui nous différencie, c'est que vous, vous savez comment vos morts sont morts.

EMMA. Vous devriez partir quelques semaines à Lucca… Un week-end à Florence ou à Lucca.

MATTIAS. Non.

JONAS ET TOUS LES AUTRES. Non. Non.

JUDITH. On n'a pas besoin d'un week-end à Florence. On l'a fait. On y est déjà allés.

MATTIAS. On l'a fait.

JONAS. Ils l'ont fait. Ils le faisaient.

JUDITH. Nous aussi, on l'a fait. On a fait en gros tout ce qu'on pouvait faire.

MATTIAS. Sauf qu'on n'a pas renoncé à le faire.

SOPHIE, *s'est levée et se promène à travers la pièce. Elle se retrouve derrière les autres et elle regarde une photographie accrochée au mur entre les deux grandes bibliothèques et qui représente une fille d'environ onze ans.* C'est Jessica ?

JONAS. Non, c'est une photo d'elle.

SOPHIE. C'est ce que je veux dire. C'est elle sur la photo ?

JONAS. Oui, c'est elle, mais c'est juste une photo.

EMMA. Quelle Jessica ?

DANIEL. Oui, c'est une photo de Jessica. Les deux autres, ce sont Emma et moi. Nous sommes mariés. Je suis avocat. J'étais avocat. J'aimais ça. J'avais des missions tout le temps. Je me suis à peine aperçu que c'était arrivé. La vie avançait plus lentement depuis quelques années.

JONAS. Ceci n'est qu'une photo de Jessica.

SOPHIE. Pourquoi elle a les yeux fermés ?

JOSEPH. Mais pourquoi, bordel, tu demandes ça ?

SOPHIE. Ta gueule.

JOSEPH. Ta gueule toi-même.

JONAS. Elle est morte.

DANIEL. Ah oui ? *Un temps bref.* C'est ça, oui… elle est morte.

EMMA. Oui. Elle est morte. *Elle rit*. Je le sais… Je le savais… De toute façon on n'a jamais le temps de se voir. Judith.

JUDITH. Oui ?

JONAS. Morte. Morte. C'est bien quelque chose de définitif ?

EMMA. Tu es qui ?

JUDITH. Je me souviens de Jessica. C'est moi qui ai pris la photo. Je me souviens. Je me souviens de Jessica. C'était en plein jour. Il faisait beau. On s'est promené dans la forêt. J'étais peut-être à sept mètres en avant. Je me suis arrêtée. Je me suis retournée. J'ai fait une photo de vous et de Jessica.

EMMA. Pourquoi ?

MATTIAS. Où sommes-nous ?

JONAS. Je suis Jonas Stern.

EMMA. Je suis Emma Weinbaum. Mon père est opticien.

JUDITH. Je suis Judith Klein.

DANIEL. Je suis Daniel Stern.

JOSEPH. Je suis Joseph Eklund.

MATTIAS. Je suis Mattias Klein.

EMMA. On se lève ?

DANIEL. Pourquoi ?

JUDITH. On y va ?

JOSEPH. Il faudra bien un jour.

MATTIAS. Qu'est-ce qu'on va faire ?

EMMA. Se lever.

MATTIAS. Pourquoi faire ?

JOSEPH. Pourquoi se lever ?

DANIEL. Pourquoi on ne le ferait pas ?

JONAS. Je ne sais pas.

EMMA. On peut se lever puisque on est assis en quelque sorte depuis pas mal de temps.

JOSEPH. Je ne sais pas. Je ne peux pas bouger. Je peux bouger mes pieds. Mais je ne peux pas bouger.

MATTIAS. Bien sûr qu'on peut se lever.

JUDITH. Oui, pourquoi pas ?

DANIEL. Et qu'est-ce qu'on fera après ?

EMMA. On se rassoira.

DANIEL. Ici ? Au même endroit ?

MATTIAS. Un endroit n'est jamais le même. Pas quand on reviendra.

EMMA. Non, pas ici. Dans les fauteuils. Dans les fauteuils noirs.

DANIEL. Ils ne sont plus noirs.

JOSEPH. Je ne peux pas me rasseoir… Je ne peux pas me lever… Je peux ni me lever ni m'asseoir.

JONAS. Oui, pourquoi pas ?

MATTIAS. Non… Je comprends.

JOSEPH. Qu'est-ce que je dois faire ?

MATTIAS. Quelle est ton opinion là-dessus ?

JOSEPH. Mon opinion ? *Un temps long*. Aucune.

JUDITH. Ben, on se lève alors ?

EMMA. Comment savoir ?

JUDITH. C'est toi la maîtresse… en quelque sorte. Je me souviens de nos cinq ans, quand on mettait nos plus belles robes et qu'on faisait semblant de s'embrasser sur la pointe des pieds, on pouffait de rire à faire pipi dans nos culottes. Une fois ma mère a raconté un réveillon à Bergen-Belsen. Elle avait été déplacée des mines de sel où elle travaillait comme une esclave depuis octobre. Elle est passée directement de la rue Golebia à la mine de sel de Wieliczka. La Kapo est arrivée dans la baraque pour leur souhaiter la bonne année. Elle apportait une bouteille d'alcool et des verres. Elle a versé l'alcool dans les verres et elle a offert de l'eau de vie à quelques-unes des jeunes femmes et elle a dit : nous autres, les Allemands, on boit toujours un verre d'eau de vie pour le réveillon et on se souhaite une bonne année. Ma mère

était très étonnée. C'était la première fois que quelqu'un lui offrait quelque chose. Celles qui ont reçu un verre l'ont bu, et puis…

EMMA. Quoi donc ?

JUDITH. Du pur vinaigre d'alcool. J'ai posé une pierre par terre quand j'y suis allée.

EMMA. Oui… Alors on se lève ?

JONAS. Oui, pourquoi pas ?

DANIEL. On peut y aller.

MATTIAS. Bien sûr qu'on peut.

EMMA. Oui, alors allons-y.

JUDITH. Ça pourrait être bien de se lever. Elle a fait une petite menora de cet horrible pain dur et gris qu'elles ont reçu… et elle l'a rapporté à la maison, en plus d'un petit morceau de son uniforme de détenue. Je lui ai demandé ce que c'était. Elle a dit que ça n'était rien. Rien.

JONAS. Le dîner est terminé maintenant ?

EMMA. Non… il va bientôt commencer.

JONAS. Dans ce cas, il faut que je te remercie. Beaucoup. C'était très bon. C'était très bien que tu aies l'air tout à fait normal.

EMMA. On se lève alors.

DANIEL. On peut le faire.

MATTIAS. Bien sûr qu'on peut.

EMMA. Oui, on y va.

MATTIAS. Maintenant ?

EMMA. Oui.

JUDITH. Ça pourrait faire du bien de se lever.

EMMA. On se rassoira peut-être ici après.

DANIEL. Je n'y crois pas… Je n'y crois pas… Je n'y crois pas.

JUDITH. Non ?

EMMA. Non ?

DANIEL. Non. Je n'y crois pas.

JOSEPH. C'est très fort, au fond, quand Nietzsche écrit que Dieu est mort.

DANIEL. Qui ?

JOSEPH. Dieu.

DANIEL. Dieu ?

JOSEPH. Non, Nietzsche, il a écrit ça. Pas Dieu. Il est juif ?

DANIEL. Dieu ?

JOSEPH. Non, Nietzsche… Il est juif ?

DANIEL. Non. Je ne crois pas.

JOSEPH. Mais Dieu, il doit bien être juif.

DANIEL. Non, tout serait différent, dans ce cas.

MATTIAS. Moi non plus, je ne crois pas qu'on se rassoira ici.

JONAS. Les nazis pensent qu'il est nazi.

JOSEPH. Nietzsche ?

JONAS. Dieu.

DANIEL. Je ne crois pas qu'on se rassoira ici. On ne peut plus s'asseoir.

JONAS. Ich weiss nicht.

Judith se lève.
Emma se lève.
Daniel s'assied.
Jonas s'assied.
Emma et Judith s'assoient.
Joseph et Mattias se lèvent. Ils s'assoient.
Jonas se lève.
Etc.

SOPHIE. Qu'est-ce que vous foutez, putain ?

DANIEL. Non.

EMMA. On se lève alors.

DANIEL. Oui, on y va.

JUDITH. Alors on y va.

DANIEL. Oui, on y va.

JUDITH. Alors on y va.

DANIEL. Oui, on y va.

JUDITH. Alors on y va.

EMMA. On se lève.

MATTIAS. On est où ?

Tout le monde se lève, de manière extrêmement lente. Puis ils quittent rapidement la table, ils vont dans des directions opposées.

Obscurité.
Lumière.

DEUXIÈME ACTE

Quelques-uns d'entre eux reviennent rapidement dans la lumière, comme pour chercher des affaires, mais ils ne prennent rien. Puis ils retournent dans l'obscurité.

Daniel se place au milieu de la pièce et reste complètement immobile. Sophie revient de l'obscurité, traverse la pièce, passe à côté de Daniel, comme s'il n'y était pas, se place au devant de la scène, se penche pour prendre sa serviette.

Dans les rayonnages d'une bibliothèque sont entreposés de grands cartons gris et des caisses en bois vermoulu avec des fragments de mots et de chiffres illisibles.

DANIEL. Qu'est-ce que tu fais ?

SOPHIE. Le moins possible.

DANIEL. Je veux dire… qu'est-ce que tu as fait ?

SOPHIE. Quand ça ?

DANIEL. À l'instant.

SOPHIE. J'ai pris ma serviette.

DANIEL. Ta serviette ? Effectivement, je pense qu'elle est à moi.

SOPHIE. Je l'ai prise de toute manière.

DANIEL. Pourquoi est-ce que tu l'as prise ?

SOPHIE. J'avais l'intention de m'essuyer la bouche.

DANIEL. La bouche ?

SOPHIE. Oui. Avec la serviette.

DANIEL. Avec la serviette ?

SOPHIE. Oui.

DANIEL. Alors fais-le.

SOPHIE. Oui.

DANIEL. Tu l'as fait ?

SOPHIE. Oui.

DANIEL. Bien. *Il y a une distance d'environ quatre mètres entre eux. Elle lui a tourné le dos. Il la regarde de manière intense et concentrée.* Tu sens quelque chose ?

SOPHIE. Quoi ?

DANIEL. Là, maintenant ?

SOPHIE. Non.

DANIEL. Quand je te touche ? Tu sens quelque chose quand je te touche ?

SOPHIE. Je ne sais pas.

DANIEL. Tu ne sais pas ?

SOPHIE. Je dois sentir quoi ?

DANIEL. Que je te touche. *Un temps*. Tu sens que je te touche ?

SOPHIE. Quand ça?

DANIEL. Là. *Un temps*. Maintenant.

SOPHIE. Non.

DANIEL. Tu ne sens rien ?

SOPHIE. Je ne sais pas ce que je dois sentir.

DANIEL. Tu sens que quelqu'un te touche ?

SOPHIE. Quelqu'un ? *Un temps*. Non.

DANIEL. Sûr ? *Un temps*. Tu dis la vérité là maintenant ?

SOPHIE. Ça veut dire quoi ?

DANIEL. La vérité ?

SOPHIE. Sentir quelque chose.

DANIEL. Il faut que ça ait un sens ?

SOPHIE. Je ne sais pas… je ne sais pas ce que veut dire avoir un sens. *Un temps bref*. Tu me touches ?

DANIEL. Oui… Est-ce que tu sens ça ?

SOPHIE. Je ne sais pas ce que je sens.

DANIEL. Que je te touche.

SOPHIE. Pourquoi ? Pourquoi ça, je veux dire.

DANIEL. Il faut que je fasse quelque chose.

SOPHIE. Pourquoi ça ?

DANIEL. Parce que l'alternative est probablement pire. Maintenant il faut que je te demande si tu aimes ça… Tu aimes ça ?

SOPHIE. Les deux.

DANIEL. Comment ça ?

SOPHIE. J'aime bien quand on me touche, mais je n'aime pas que ce soit toi, toi ni quelqu'un d'autre, qui le fasse.

DANIEL. Tu préfères que je ne le fasse pas ?

SOPHIE. Non.

DANIEL. Tu préfères que je le fasse ?

SOPHIE. Absolument pas.

DANIEL. Tu préfères que j'arrête ?

SOPHIE. Arrêter quoi ?

DANIEL. Ce que je fais. Tu préfères ?

SOPHIE. Qu'est-ce que tu fais?

DANIEL. Je ne sais pas. À vrai dire. À vrai dire, je ne sais pas.

SOPHIE. Tu as arrêté ?

DANIEL. Je ne sais pas.

SOPHIE. Tu sens quelque chose ?

DANIEL. Et toi ?

SOPHIE. Non.

DANIEL. Moi non plus. Je ne sens rien.

SOPHIE. Ça va peut-être venir… La sensation viendra peut-être plus tard.

DANIEL. J'espère. Quand on ne sent rien.

Ils ralentissent. Ils quittent leurs rôles, leurs positions, d'un simple mouvement, comme s'ils se détendaient. Sophie se tourne vers Daniel. L'obscurité advient dans le mouvement même.

Lumière.

Joseph est assis sur l'une des chaises, étendu, à moitié couché.

JONAS, *entre*. Tu es là ?

JOSEPH. Bien sûr… Comment tu vas ?

JONAS. Formidable. Formidable en quelque sorte.

JOSEPH. Ah bon… Ça fait plaisir.

JONAS. Oui, ça fait plaisir.

JOSEPH. Pourquoi c'est formidable ?

JONAS. Ben, c'est mieux… Mon père est mort, ma mère est morte et mon frère est probablement mort, lui aussi… je ne sais pas quel chemin il va prendre.

JOSEPH. Qu'est-ce que tu as dit ?

JONAS. J'ai dit que je ne sais pas où est mon frère.

JOSEPH. Il n'est pas là.

JONAS. Ah bon. Au revoir. *Il sort*. Auf wiedersehen.

Joseph est assis, immobile, sans expression.
Mattias entre, regarde rapidement autour de lui, puis sort rapidement.
Joseph reste assis, complètement immobile, sans expression.
On entend Mattias qui va et vient dehors, ouvre des portes.

MATTIAS, *entre de nouveau, aperçoit Joseph*. Ah bon, tu es là ?

JOSEPH, *lentement*. Qu'est-ce que tu as dit ?

MATTIAS. Tu es là ?

JOSEPH. Moi, oui.

MATTIAS. Je me demandais juste où tu étais. Je te cherchais.

JOSEPH. Ah bon ?

MATTIAS. Oui.

JOSEPH. Moi ?

MATTIAS. Oui.

JOSEPH. Mon Dieu, pourquoi tu me cherchais ?

MATTIAS. Parce que je voulais te parler. *Un temps bref*. Tu étais où ?

JOSEPH. J'étais là. J'étais assis là. Ça fait un moment que je suis assis là. Je suis toujours assis là. *Un temps bref*. Tu m'as cherché où ?

MATTIAS. Partout.

JOSEPH. Tu m'as cherché là ?

MATTIAS. Là ? *Un temps bref*. Je ne me souviens pas.

JOSEPH. J'étais là.

MATTIAS. Ah oui ? *Un temps bref*. Tu m'as manqué.

JOSEPH. J'étais là tout le temps. Autant que je sache.

MATTIAS. Je veux dire tu m'as manqué.

JOSEPH. Moi ?

MATTIAS. Oui.

JOSEPH. Mon Dieu… pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

MATTIAS. Quoi ?

JOSEPH. Me manquer… qu'est-ce que tu veux dire au juste ?

MATTIAS. Pourquoi ?

JOSEPH. Oui, maintenant qu'on en parle.

MATTIAS. On en parle ?

JOSEPH. Il paraît.

MATTIAS. Ah bon.

JOSEPH. Tu peux m'expliquer ?

MATTIAS. Comment ça ? Je peux tout expliquer. Je suis psychiatre. La belle affaire.

JOSEPH. Je suis sérieux, tu m'as manqué.

MATTIAS. Moi ?

JOSEPH. Oui.

MATTIAS. Pourquoi je t'ai manqué ?

JOSEPH. Oui. Tu peux m'expliquer.

MATTIAS. J'espère pouvoir, tu sais. Attends un peu. *Un temps bref.* Parce que… parce que… ben, je suis ton meilleur ami. *Un temps bref.* Je veux dire, tu es mon meilleur ami. Pas vrai ? Tu es mon meilleur ami, depuis la première fois où tu m'as poussé dans l'escalier. Dans la cour de récré, sur cet horrible gravier. On allait à la même école. La même classe. Le même prof de merde à l'haleine pourrie. La même littérature de… merde. Tu ne te souviens pas ? Le voyage de merde de Selma Lagerlöf à travers Samarkand pour aller dans un kibboutz de merde, à Sundsvall. On allait à la même école. On a fumé en cachette notre première cigarette ensemble, que tu avais piquée à mon frère. On s'est bourré la gueule ensemble la première fois qu'on s'est bourré la gueule. Tu m'as dégobillé à la figure. Je m'en souviens encore. Ça a été la plus belle période de ma vie. Tout était pur et innocent et neuf et jeune. C'était avant les femmes, les filles, le deuxième sexe. Comment on dit ? Naître comme une source d'eau pure. C'était comme une naissance en moi, une source d'eau pure et fraîche. On a vu "Psychose" ensemble et on s'est prêté "Le Tropique du Cancer" de Henry Miller, les putains des "Bois de la nuit" de Djuna Barnes et le livre de Jack… Jack.. Jack Keraks… Keuorachs… c'est pas facile à dire debout – essaie, tu vas voir… Comment il s'appelait déjà… comment il s'appelait… Comment il s'appelait ce putain de livre que je n'ai jamais lu ? Ce putain de livre de merde qui a signifié tellement peu pour tellement de gens. Tu te souviens ? Tu te rappelles son nom ? *Un temps bref.* C'était comment ? Laisse tomber. De toute façon, on ne peut pas plonger deux fois dans un même livre. *Un temps bref.* C'est marrant, ça. Tu sais quoi… Je suis assis en face de deux débiles toute la journée… que je devrais aimer et comprendre… Et c'est ce que je fais aussi. C'est ça le problème… Ils pensent qu'ils ont des problèmes… Mon Dieu – ils devraient voir les miens. Je suis fatigué de… Je suis tellement fatigué de… je suis fatigué, putain, de tous ces gens qui ont des problèmes… qu'on peut

résoudre. Le mien – *Un temps*. Le mien, on ne peut pas le résoudre. On parlait de quoi ? *Un temps bref*. Bon, ça n'a pas d'importance… On est allés ensemble au Musée d'Art Moderne avec Lumumba… et on a vu "Sleep" d'Andy Wharol. On s'est même fait la même fille ensemble, la première fois qu'on s'est fait une fille, autant que je me souvienne. Tu te souviens ? *Un temps bref*. Non. *Un temps*. Tu te souviens d'elle ?

JOSEPH. Oui… c'était toi ?

MATTIAS. Oui, c'était moi.

JOSEPH. Ah bon, c'était toi.

MATTIAS. Oui, c'était moi. *Un temps bref*. Tu te souviens d'elle ?

JOSEPH. Oui. *Un temps bref*. Qui c'était ?

MATTIAS. Marie ?

JOSEPH. Marie ?

MATTIAS. C'était pas elle ? Brune, des cheveux courts, des petits yeux marrons un peu trop rapprochés, et des petits seins avec d'énormes mamelons bruns. Mince, tenace, fantasque.

JOSEPH. Oui… Non, je ne vois pas. Je ne la vois pas. *Un temps bref*. Même si je fais un effort.

MATTIAS. Enlève les mamelons.

JOSEPH. O.K.

MATTIAS. 1 mètre 69. Mince, tenace, fantasque.

JOSEPH. Je ne sais pas… je ne sais vraiment pas.

MATTIAS. Mais tu te souviens d'elle?

JOSEPH. Naturellement.

MATTIAS. Elle était comment ?

JOSEPH. Mince, tenace, fantasque. Garçon manqué, intéressante, lisait des livres exigeants… Wittgenstein, Bruno Bettelheim, Djuna Barnes, René Char, Pasolini mon amour… à treize ans à peine elle adorait Pasolini.

MATTIAS. Elle était comment ?

JOSEPH. Elle avait un sourire splendide. Des taches de rousseur. Brune, des cheveux courts, des petits yeux marrons, son père travaillait chez Saab à Södertälje.

MATTIAS. Est-ce qu'elle était virgo intacta ?

JOSEPH. Comment ça ?

MATTIAS. Pas après que je me la suis faite.

JOSEPH. Tu te l'es faite ?

MATTIAS. Oui, je me la suis faite. Je me la suis faite pendant quelque temps. Et puis je m'en suis lassé. Je t'en ai fait cadeau.

JOSEPH. On se l'est faite ensemble. On en a fait cadeau à quelqu'un d'autre.

MATTIAS. Pourquoi ? Pourquoi on a fait ça, je me le suis toujours demandé.

JOSEPH. Je suis ton meilleur ami. Tu ne te souviens pas ? On a tout fait ensemble. On a lu les mêmes livres, mangé la même nourriture, regardé les mêmes films. On portait les mêmes vêtements.

MATTIAS. C'est vrai. Je me suis lassé de ma femme. Toi aussi, tu t'es lassé de ma femme ?

JOSEPH. Je ne la connais pas. Je ne l'ai pas rencontrée. C'est moi.

MATTIAS. Ça fait longtemps.

JOSEPH. Tu ne te souviens pas ? On a tout fait ensemble.

MATTIAS. C'est vrai. On a piqué ensemble le premier disque de Bill Evans. Toi et moi. Dans un moment de rage.

JOSEPH. Toi tu occupais le disquaire, pendant que moi je fourrais le disque dans mon froc.

MATTIAS. Tu portais un grand froc à l'époque. C'était un *longplaying*.

JOSEPH. C'était du rock. Le trio de Bill Evans ?

MATTIAS. Tu te rappelles ? Tu te rappelles comment il s'appelait ?

JOSEPH. Le trio de Bill Evans ? Qui est-ce qui était dans son premier trio ?

MATTIAS. Les mêmes que dans son dernier.

JOSEPH. Qui ça ?

MATTIAS. Ben… d'abord il y avait Bill Evans, bien sûr. Au piano. Et puis il y avait… il y avait pas Arnold Fishkin à la basse et Montgomery Clift à la batterie ?

JOSEPH. Non, c'était pas Arnold Fishkin.

MATTIAS. C'était qui alors ?

JOSEPH. À la basse ? C'était… Scott LaFaro.

MATTIAS. Scott LaFaro… à la basse ? *Un temps bref.* Tu es sûr ? C'est pas à Tony Scott que tu penses ?

JOSEPH. Pourquoi ça ?

MATTIAS. Je pense à lui quelquefois.

JOSEPH. C'est possible, mais Tony Scott il jouait pas de la basse. Tony Scott il jouait de la clarinette.

MATTIAS. De la clarinette ? Tu es sûr ?

JOSEPH. Oui, je suis sûr. Il n'y a pas grand chose dont je sois sûr, mais ça j'en suis sûr. Si je réfléchis bien, c'est la seule chose dont je sois sûr dans ce monde de merde.

MATTIAS. Je pensais que c'était lui…

JOSEPH. C'était pas lui. C'était Scott LaFaro. Ni Arnold Fishkin, ni Tony Scott. C'était Scott LaFaro.

MATTIAS. Tu es sûr de ce que tu avances ?

JOSEPH. Oui, je suis sûr. Quand il est mort… quand Scott LaFaro est mort, Bill Evans a cessé de jouer et il se baladait dans les vieilles nippes de Scott LaFaro, celles qu'il portait quand il était vivant. Bill Evans est devenu Scott LaFaro.

MATTIAS. Bill Evans ? *Un temps bref.* Tu veux dire qu'il cessait d'être Bill Evans ?

JOSEPH. Oui. Il cessait d'être Bill Evans. *Un temps bref.* Il ne voulait plus être Bill Evans. Il en pouvait plus.

MATTIAS. Alors il est devenu Scott LaFaro ?

JOSEPH. Oui.

MATTIAS. Pourquoi ?

JOSEPH. Je ne sais pas.

MATTIAS. Parce que Scott LaFaro devenait libre ?

JOSEPH. Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir. Je sais simplement que c'était comme ça. Je suppose que Scott LaFaro lui manquait, puisqu'il était mort. C'était une façon de se rapprocher de Scott LaFaro, le mort.

MATTIAS. Et comment ça s'est passé après ? Il est jamais redevenu Bill Evans ?

JOSEPH. Si, il est redevenu Bill Evans, mais un autre Bill Evans.

MATTIAS. Ça pourrait nous arriver ?

JOSEPH. Qu'on devienne Bill Evans ? Après avoir été Scott LaFaro ?

MATTIAS. Les mêmes qu'on était.

JOSEPH. On était qui ?

MATTIAS. On vivait, en tout cas, comme un rayon de soleil qui lentement disparaît du mur.

JOSEPH. C'est ce qu'il a fait aussi, Bill Evans, mais Scott LaFaro, il est parti pour toujours. Il est plus jamais redevenu Scott LaFaro.

MATTIAS. Je comprends. *Un temps*. Mais Arnold Fishkin était pas mal non plus.

JOSEPH. À la basse, oui. Mais il jouait pas avec Bill Evans.

MATTIAS. Je sais bien. *Un temps bref*. Avec qui il a joué ?

JOSEPH. Il jouait avec Lennie Tristano.

MATTIAS. C'est vrai, tu as raison. C'est à Lennie Tristano que je pensais. Quand on parlait de Bill Evans. Je pensais qu'il avait joué avec Sal Mosca.

JOSEPH. Sal Mosca jouait avec Warne March.

MATTIAS. Warne March ? Je pensais qu'on parlait de Lennie Tristano. On a toujours parlé de Lennie Tristano.

JOSEPH. Nous ?

MATTIAS. Oui.

JOSEPH. Quand ?

MATTIAS. Quand on parlait de Sal Mosca.

JOSEPH. Non.

MATTIAS. Non ?

JOSEPH. Impossible.

MATTIAS. Ah bon ?

Quelques personnes étrangères passent devant et derrière eux sans qu'ils réagissent.

MATTIAS. On se demandait ce qu'était devenu Art Pepper. Tu te souviens ?

JOSEPH. Non.

MATTIAS. Tu ne te souviens pas ?

JOSEPH. Toi et moi ? On se demandait ce qu'était devenu Art Pepper ?

MATTIAS. Toi et moi, oui. On se demandait mutuellement ce qu'il était devenu. Dans ton lit. On pleurait, autant que je me souvienne.

JOSEPH. Tu dois avoir demandé à quelqu'un d'autre.

MATTIAS. Dans ton lit ?

JOSEPH. Oui…

MATTIAS. Non, non… c'était toi.

JOSEPH. Je sais ce qu'il est devenu, Art Pepper.

MATTIAS. On pleurait, autant que sache… mais j'ai oublié pourquoi.

JOSEPH. C'est moi.

Obscurité
Lumière

JOSEPH. *se retourne quand Daniel entre*. Superbe.

DANIEL. Quoi donc ? *Un temps bref.* Qu'est-ce qui est superbe ? Ma femme, tu veux dire ?

JOSEPH. Cette pièce… l'endroit… la cendre.

DANIEL. La cendre ?

JOSEPH. Comment ça ?

DANIEL. Tu as dit la cendre.

JOSEPH. J'ai dit la cendre ? *Un temps bref*. L'appartement, je veux dire. Comment peut-on vivre dans tel un ghetto minimaliste. Un appartement

superbe. La cendre. *Un temps bref*. Je ne peux pas m'empêcher de le dire. Mais c'est vraiment un appartement superbe.

DANIEL. Je trouve aussi.

JOSEPH. Oui, vraiment. Je veux dire, ta femme aussi, elle est absolument superbe, mais je pensais à l'appartement. C'est à lui que je pensais. Vous êtes mariés depuis longtemps ?

DANIEL. Oui, je crois.

JOSEPH. C'est tellement sympa d'être là. C'est la première fois que je viens. Je n'étais jamais venu. Je suis venu quand ?

DANIEL. Avec les autres, je suppose.

JOSEPH. Je comprends… Je n'avais encore jamais rencontré votre femme.

DANIEL. Ta femme ?

JOSEPH. Pardon.

DANIEL. Ta femme.

JOSEPH. Je n'ai pas de femme. Mais si c'était le cas, je suppose que je l'aurais rencontrée… Elle est là ?

DANIEL. Ta femme. Pas votre femme. Ne dis pas votre femme. Dis ta femme.

JOSEPH. Oui, naturellement… Ta femme.

DANIEL. Ça sonne tellement… agressif.

JOSEPH. Je comprends.

DANIEL. Elle ne t'avait jamais rencontré non plus.

JOSEPH. Je sais.

DANIEL. Autant que je sache.

JOSEPH. Non. Je sais.

DANIEL. Quoi donc ?

JOSEPH. Je sais, qu'elle ne m'avait jamais rencontré auparavant. Autant que je sache. Ça fait combien de temps que vous habitez là, en fait ?

DANIEL. Ici ?

JOSEPH. En fait.

DANIEL. Treize, quatorze ans. On a emménagé la veille de l'assassinat de Palme. C'était un samedi. Ça fait combien de temps ?

JOSEPH. Treize quatorze ans, vraisemblablement.

DANIEL. Treize, quatorze ans ? Ça fait longtemps ?

JOSEPH. Ça devrait... J'ai bien treize, quatorze ans de moins.

DANIEL. J'ai passé mon examen de droit cette année-là. À la fac de droit. J'étais sur les rotules parmi des textes de droit. On peut dire comme ça ? Etre sur les rotules parmi des textes de droit ? L'appartement entier était rempli de textes de droit. Je n'avais pas le temps de sortir danser. Pas le temps d'aller à la piscine. Pas le temps de porter le deuil de mon père. J'étais obligé de fixer le regard de mes deux yeux sur l'essentiel. Achever les études. Pénétrants. Inexorables. Durs, tranchants comme des lames de couteau. J'aurais pu m'y couper. C'était une époque formidable. La plus belle période de ma vie. Je ne l'oublierai jamais. Naturellement. C'était la plus belle période de ma vie. Voilà pourquoi je ne l'oublierai jamais. Après ça, il ne s'est rien passé. Voilà pourquoi je m'en souviens et je ne l'oublierai pas. L'année où j'ai passé mon examen. Mon examen de droit. Je suis avocat. Je suis avocat en droit pénal.

Notre siège social se trouve Birger Jarlsgatan. Une rue de Stockholm. Un loyer exorbitant. Mais dans le centre et très prestigieux. Hier, nous avons acheté trois nouveaux Maria Misenberger pour le hall de réception et un Gerhard Richter. Il est accroché dans la salle de conférence. Je l'aime. Elle est originaire d'Autriche. Son grand-père était soldat dans la Wehrmacht. Je suis avocat. J'ai dit ça ? *Un temps bref*. Je l'ai déjà dit ? Tu peux me voir à la prison de Hall, ou de Kumla et de Tidaholm. Oui, tu peux même me voir à la prison de Kalmar. Je suis avocat, tu vois. Tu as besoin d'un avocat ? Prends un rendez-vous auprès de ma secrétaire, elle parle suédois. Je suis avocat. Je suis un avocat qui cherche à faire recouler le sang de la plaie. Tu as besoin d'un avocat ?

JOSEPH. Je ne sais pas.

DANIEL. Tout le monde a besoin d'un avocat. Pourquoi est-ce que tu ferais exception ? Raconte-moi ce que tu as fait. Dis la vérité. Sinon je ne pourrai pas t'aider. La seule chose qui puisse t'aider, c'est la vérité. *Il déplace l'un des fauteuils de cuir noir*. Je déplace juste ce fauteuil.

JOSEPH. Bien… Et tu vas faire quoi après ?

DANIEL. M'asseoir dedans. *Il s'assied.*

JOSEPH. Un beau fauteuil… Où as-tu acheté la cendre ?

DANIEL. La cendre ?

JOSEPH. La cendre ?

DANIEL. Tu as dit la cendre. Tu veux dire le fauteuil ?

JOSEPH. Bien sûr. Pardon.

DANIEL. Je ne me souviens pas. Pour parler franchement.

JOSEPH. Moi non plus.

DANIEL. Est-ce que tu savais que le mot “meuble” vient du grec mobilis… mobile ? Qui désigne les choses que l’on peut bouger, par opposition aux choses fixes, par exemple un escalier, une tombe, un sarcophage, un objet fixe qu’on ne peut pas bouger, qu’on n’a aucune raison de bouger, quand on est normal. C’est plus simple de juste s’en aller. Ma femme s’appelle Rachel… ou c’était Lea… Où est-ce qu’elle est passée ?

JOSEPH. Mon père est ambassadeur dans un petit pays d’Afrique.

DANIEL. Où est-ce qu’ils sont passés, j’ai demandé.

JOSEPH. Ils ont disparu.

DANIEL. Disparu ?

JOSEPH. Pour toujours sans doute.

DANIEL. Comment ça ?

JOSEPH. Comme ça, tout simplement.

DANIEL. Et aucun d’entre eux ne va plus jamais revenir.

JOSEPH. Qui ça ?

DANIEL. Qui ça ?

JOSEPH. Oui ?

DANIEL. Les femmes ?

JOSEPH. Ah oui, les femmes. *Un temps bref.* Ah oui, les femmes.

DANIEL. Elles n’ont rien vers quoi revenir.

JOSEPH. Tu parlais d’elles ?

DANIEL. Je pensais que c'était d'elles que tu parlais. *Un temps bref*. Oui, je parlais d'elles.

JOSEPH. Non, je ne parlais pas d'elles. Je parlais de mon père, autant que je sache.

DANIEL. Ton père ?

JOSEPH. Oui.

DANIEL. Qu'est-ce qu'il a, lui ?

JOSEPH. Ben, je commence par où ? *Un temps bref*. Il est ambassadeur dans un petit pays en Afrique. Avant il était ambassadeur dans un petit pays en Europe de l'Est. À l'automne, il sera à la retraite. Il a essayé de s'accrocher, farouchement, mais là c'est fini. Il va rentrer. Il achève sa carrière en abandonnant son poste d'ambassadeur dans un petit pays d'Afrique. Il revient. Bien qu'il n'ait rien vers quoi revenir. Tous sont morts. Personne ne le connaît. Exactement ce que tu as dit. Un lieu qui ne ressemble plus à ses souvenirs. Il rentre quand même. Il ne va pas se sentir chez lui. Je ne vais pas le reconnaître. Il ne va pas me reconnaître. Je ne l'ai jamais reconnu. Il ne sait pas qui je suis. Je serai obligé de me présenter. Je serai obligé de le rencontrer. Il va avoir du mal à voir la personne que j'étais dans celle que je suis maintenant. Il est éloigné depuis trop longtemps. De tout. Tu comprends ce que je veux dire ?

DANIEL. J'espère. J'espère.

JOSEPH. Qu'est-ce qu'on va se raconter ?

DANIEL. Ma femme me manque.

Un temps.

JOSEPH. Pourquoi ?

DANIEL. Elle a disparu. Tu ne t'en aperçois pas ?

JOSEPH. Où ça ?

DANIEL. Je ne sais pas.

JOSEPH. Bizarre.

DANIEL. Quoi donc ?

JOSEPH. Qu'elle ait disparu.

DANIEL. Pourquoi c'est bizarre ?

JOSEPH. Tu es avocat.

DANIEL. Oui, c'est vrai.

JOSEPH. Elle disparaît souvent ?

DANIEL. Jamais. Enfin, je suppose.

JOSEPH. Bizarre.

DANIEL. Comment ça ?

JOSEPH. Tu ne trouves pas ? *Un temps bref*. On devrait leur donner un numéro, comme ça on saurait qui elles sont. Si elles avaient un numéro quelque part, on saurait vraiment qui elles sont. Elles pourraient peut-être avoir une micro-puce quelque part. Sur le sexe. Dans l'anus.

DANIEL. Ça ne me plaît pas. L'idée ne me plaît pas.

JOSEPH. Moi non plus.

DANIEL. Une idée répugnante.

JOSEPH. Oui. Affreuse.

DANIEL. Je sais qui elle est. Ce n'est pas ça, le problème. Le problème, c'est que je ne sais pas qui elle est quand je ne sais pas où elle est. Pas où elle est. Mais qui elle est à ce moment-là.

JOSEPH. Moi non plus. Bizarre.

DANIEL. Merde, arrête de dire bizarre tout le temps. Tu es bien assis ?

JOSEPH. Oui, merci.

Emma entre.

DANIEL. La voilà.

JOSEPH. C'est elle ?

DANIEL. Les voilà. Où vous étiez ?

JOSEPH. On se demandait où vous étiez. Il est tellement habitué à ne voir que des gens qui lui demandent des choses importantes, des gens avec des choses very important, des gens qui mendient et qui vont bientôt mourir de faim, à qui il faut donner à manger avec une petite cuillère s'ils ne sont pas aidés ou des gens qui voudraient obtenir un passeport de réfugié ou un permis de séjour dans ce pays dont il ne connaît plus rien, des gens pour lesquels il représente le seul et peut-être l'ultime recours désespéré. Dieu. Les gens qui ne le considèrent pas comme l'ultime espoir de survie ne lui font aucune impression. Il ne s'intéresse qu'aux orgasmes de l'histoire, aux avortements plutôt. Je parle de mon père. Qui va s'occuper de lui ? On se demandait presque où vous étiez.

EMMA. Je leur ai montré la buanderie.

DANIEL. Mais pourquoi bordel, est-ce que tu leur as montré la buanderie ?

EMMA. Qu'est-ce que j'aurais dû leur montrer, d'après toi ?

DANIEL. Tu n'as rien à leur montrer, putain, autant que je sache. Ils vont bientôt partir, humainement parlant.

EMMA. Ben, c'est bon alors. Je ne vais plus rien leur montrer.

DANIEL. Tu leur as montré la chambre des enfants ?

EMMA. Oui, c'est la première chose que j'ai montrée. Elle était vide. Il n'y avait aucun enfant à dormir dedans.

DANIEL. Non, comment veux-tu, maintenant…

JUDITH. J'ai pris le nounours sur le lit et il a perdu une jambe.

DANIEL. Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

EMMA. On va juste faire le passage. De l'autre côté.

DANIEL. Pourquoi ?

EMMA. Viens, on y va. *Un temps bref*. On fait juste le passage. De l'autre côté. Ne t'occupe pas de nous. Fais comme si on était morts.

DANIEL. Comment veux tu ?

EMMA. Pense à nous comme à des morts.

JUDITH. Adieu.

EMMA. Au revoir.

SOPHIE. C'est bientôt le dernier journal télévisé.

Tout le monde, sauf Daniel et Joseph qui restent assis dans les fauteuils, traverse la pièce, Jonas en dernier. Ils traversent la lumière, vers l'obscurité de l'autre côté. Jonas tire sa chaise derrière lui. Mattias les accueille de l'autre côté.

MATTIAS. Quelqu'un a besoin d'un psychopathe ?

JUDITH. Je pensais que tu étais psychiatre.

MATTIAS. Tout dépend de la personne que je rencontre.

EMMA. Non, nous n'avons pas de problème… N'est-ce pas ?

MATTIAS. Je pourrais bien en trouver un si j'avais un peu de temps. Si vous me donnez un peu de temps.

EMMA. Du temps ? *Elle rit*.

DANIEL. Étrange.

JOSEPH. Extrêmement étrange.

DANIEL. Extrêmement Äusserst… C'est de l'allemand.

JOSEPH. C'est quoi ?

DANIEL. Allemand. C'est une langue.

JOSEPH. Non… Qu'est-ce qui est étrange ?

DANIEL. Je ne sais pas. C'est la première fois que je vois ça. On était où ?

JOSEPH. Toi et moi ?

DANIEL. Je suppose. On était où ?

JOSEPH. Je ne me souviens pas… Ici ?

Obscurité

Lumière

Tout le monde se retrouve dans la pièce.

JOSEPH. Mais vous êtes là… Vous étiez où ?

SOPHIE. Quand ça ?

JOSEPH. Quand vous n'étiez pas là, évidemment… Putain de salope.

EMMA. Je leur ai montré la buanderie.

JOSEPH. Tu leur as montré ta chatte aussi ?

DANIEL. Pourquoi tu as fait ça ?

EMMA. Je ne sais pas. J'aurais dû leur montrer quoi, d'après toi ?

DANIEL. Eh bien, la buanderie, c'est plutôt innocent. Tu leur as montré le linge sale aussi ?

EMMA. Oui. Tout.

JUDITH. Quel dîner magnifique.

EMMA. Merci… Dommage qu'on ne puisse pas ouvrir les mâchoires pour mastiquer. Je veux dire, je ne peux même pas boire. Je ne peux plus avaler la moindre goutte.

JUDITH. Quand je l'ai vue… la nourriture, je veux dire, il m'est revenu qu'on ne mange plus à la maison, maintenant. Comme on faisait avant… il y a à peu près dix ans. On avait pris l'habitude de faire une longue promenade, très agréable, le samedi et le dimanche, après un déjeuner formidable, on faisait peut-être un petit tour à NK, la galerie marchande, ou au musée d'art moderne ou dans une librairie, on essayait des chaussures, on regardait des livres, des tableaux, des vêtements ou des livres ou des meubles. On allait

peut-être au cinéma ou à une matinée théâtrale. Puis en rentrant, on faisait la cuisine ensemble et on restait à manger et à parler pendant des heures… de tout, sauf des enfants. C'était vraiment sympa et la nuit tombait. Je me souviens que j'aimais bien te regarder. Quand est-ce qu'on a fait ça pour la dernière fois, Mattias ?

MATTIAS. Je ne me souviens pas.

JOSEPH. Il y a une chose étrange avec la langue. Il s'est passé une chose étrange avec la langue.

DANIEL. Qu'est-ce qu'il s'est passé avec la langue ?

JOSEPH. Je ne la comprends plus, tout simplement.

DANIEL. Non. Vous n'étiez pas à Florence, à Pâques ?

MATTIAS. Nous ?

JUDITH. Non.

JONAS. Non, ils n'y vont plus.

EMMA. Nous n'avons pas besoin de Pâques à Florence. Je n'ai pas d'air. Il n'y a pas d'air.

DANIEL. Bien.

EMMA. Ce matin ma mère a encore disparu. Ils l'ont retrouvée du côté du Seven-Eleven, le magasin qui fait l'angle de Humlegårdsgatan et de Grevgatan à Stockholm. Elle était nue et complètement égarée. Elle ne savait pas où elle était.

DANIEL. Les gens qui l'ont trouvée, comment ils ont su qui elle était et où elle habitait ?

EMMA. Oui, c'est un mystère. Comment ont-ils su ?

JUDITH. La plupart ne savent pas qui ils sont. Ou qui ils ont été.

MATTIAS. Heureusement.

JUDITH. La plupart ne savent pas encore qui ils sont.

JONAS. La plupart ne sont même pas nés… En tout cas, ils sont assez nombreux. Si on les comptait. Si on avait le temps de les compter… il y en aurait pas mal. Ils sont peut-être plus nombreux que ceux qui sont nés. Ou morts. Ça revient au même. La même chose. C'est la même chose. Ça revient au même. Combien de temps on va rester ici ? Et où sont les portes ?

MATTIAS. On n'est que ça, ce qu'on a été. Voilà ce qu'on est. La vie qu'on a vécue. Voilà ce qu'on est. Ni plus, ni moins.

JUDITH, *agressive*. Qui est-ce qui décide, alors ?

MATTIAS. Quoi ? Décide de quoi ?

JUDITH, *plus agressive encore*. Qui on est. Qui est-ce qui décide de ça ?

MATTIAS. Ce qu'on a fait. Il n'y a personne qui décide. Tout dépend de ce qu'on a fait. De ce qu'on a fait et comment. Une fois que c'est fait. Après c'est trop tard. Ça se décide tout seul.

JUDITH. Quand ça ?

MATTIAS. Quand on est mort, je veux dire. Quand on est mort c'est trop tard. C'est pour ça qu'on est tellement désespéré.

DANIEL. Tu es psychologue ?

MATTIAS. Oui, j'en ai peur.

DANIEL. Je suis avocat.

Mattias déblaye tout ce qui se trouve sur la table, d'un unique geste de fureur.

EMMA. Oui, je ne sais pas, mais cette fois je n'en peux plus, vraiment. Je ne supporterai pas une nouvelle tragédie, une nouvelle catastrophe. Je n'arrive plus à éprouver, ni à réagir, même si je le voulais. Malheureusement.

JUDITH. Elle a quel âge ?

EMMA. Qui ?

JUDITH. Qui ? Ta mère.

EMMA. Ma mère ? Non, je parlais de ce qui se passe au Kosovo. *Un temps bref*. On ne parle pas du Kosovo ?

DANIEL. Ça fait un moment. Ça fait un an et trois mois.

EMMA. C'est vrai ? Ça fait si longtemps ?

DANIEL, *aimable*. Je ne sais pas ce que tu as. Qu'est-ce que tu as ?

EMMA. Je ne sais pas… Je suis allée dans la cuisine.

DANIEL. Je pense que tu es morte, mon amour.

EMMA. C'est vrai ? De quelle manière alors ?

DANIEL. D'une manière étrange. Qui fait que tu oublies tout, que ce soit arrivé ou pas.

MATTIAS. Parfois, on ne se souvient pas de choses arrivées avant qu'on ne…

DANIEL. … se souvienne d'elles ?

MATTIAS. … réalise qu'elles ont changé toute notre vie.

DANIEL. Tu devrais parler avec quelqu'un d'autre.

SOPHIE. Qui ça ?

DANIEL. Essaie avec Joseph.

SOPHIE. Je l'ai déjà fait. Je voudrais juste essayer d'expliquer. Pour moi-même peut-être. Mon frère… Je vous ai déjà parlé de mon frère.

DANIEL. Je ne me souviens pas.

SOPHIE. Il était très intelligent et très cultivé. Il a fait des études de droit. Il y a quelques années, avant qu'il soit mort, on s'est rendu compte qu'il défendait des idées terribles sur les immigrés et sur les juifs. D'abord j'ai cru qu'il cherchait juste à provoquer, vu que les rapports entre papa et lui ont toujours été plutôt tendus. Mon père, c'est le pur socialo. Mais plus tard on a appris que dans les années quarante ma grand-mère avait été pro-nazi. Et il a passé beaucoup de temps chez elle quand il était petit. Mais qu'est-ce qu'on doit faire quand une personne qu'on aime, avec qui on a grandi, devient fasciste… On ne peut pas arrêter de l'aimer et se mettre à le renier… On peut faire ça ?

DANIEL. Heureusement qu'il est mort, dans ce cas. C'est mieux pour lui, comme pour tous les autres.

EMMA. On ne parlait pas du Kosovo ?

DANIEL. Non, tu parlais de ta mère.

EMMA. Non, je parlais du Kosovo. La tragédie des réfugiés au Kosovo. Je ne peux rien éprouver. Je peux juste regarder, sans me préoccuper de ce que je vois. Je n'éprouve rien. Je veux dire, je n'éprouve absolument rien, sauf l'absence de sentiments. Je vois des enfants qui marchent avec des chaussures trop grandes dans la boue quelque part et qui pleurent. Je vois un père qui dit que son fils a été tué de six balles dans la tête. Je vois des femmes qui disent que leurs filles de neuf ans ont été violées et puis jetées

comme si elles étaient des fleurs fanées. Je vois des enfants et des vieux qui tendent leurs mains pour recevoir du pain qu'on distribue d'un camion et qu'ils n'arrivent pas à attraper. Et je n'éprouve rien. Je regarde fixement une fosse commune et je n'éprouve rien. Je suis complètement vide. Je dis la vérité. Je suis qui ?

JOSEPH. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai dit ça. Mon père est un homme extrêmement sympathique… J'ai énormément de respect pour lui. Son idole c'était, et c'est toujours Adlaï Stevenson. Tu te souviens de lui ?

DANIEL. Ça alors. Je l'ai rencontré hier… Il s'était perdu. Il était dans le vestiaire des juifs.

JOSEPH. Ah bon. Qu'est-ce qu'il faisait là ?

JUDITH. Comment ça se passe au travail ?

TOUT LE MONDE. Bien.

JOSEPH. Bien, je crois. Je l'ai quitté, il y a longtemps. Hier, j'ai essayé de retrouver un auteur dramatique autrichien qui s'appelle Franz Xavier Kroetz. Ils m'ont demandé au comité de rédaction d'essayer de le contacter. Ils voulaient qu'il commente le succès incomparable de Jurg Haider en Autriche.

DANIEL. Tu as dit qu'il y avait des événements qui n'étaient pas arrivés avant qu'on s'en souvienne ?

JOSEPH. Non, ça je ne l'ai pas encore dit. Je ne l'ai pas encore dit. Je vais le dire dans un instant. Un peu plus tard. Demain.

SOPHIE, *à Judith*. Ton mari m'a touché les seins quand il est passé près de moi, devant la bibliothèque. Il allait aux toilettes.

JUDITH. Quelle bibliothèque ?

SOPHIE. La deuxième à gauche, là-bas.

JUDITH. Qu'est-ce qu'il y avait comme livres ?

SOPHIE. J'étais en train de regarder une photographie sur une des étagères quand il est passé près de moi. Alors il s'est arrêté derrière moi. Je me suis retournée parce que je me suis demandée pourquoi il s'est arrêté et là, il m'a touché les deux seins.

JUDITH. C'est une photo de la fille d'Emma et de Daniel. La photo est belle, non ? C'est moi qui l'ai prise.

DANIEL. Est-ce que quelqu'un, d'ailleurs, est entré en contact avec Jacob ?

JOSEPH. Je ne l'ai pas dit ? Je n'ai pas dit que je l'avais rencontré l'autre jour ?

DANIEL. Qui ?

JOSEPH. Jacob.

DANIEL. Jacob ?

JOSEPH. Je n'ai pas dit que je l'avais rencontré l'autre jour. Au *One Happy Cloud*. Un restaurant japonais. Ils vont changer de propriétaire. J'y suis allé une dernière fois avant qu'ils ne ferment. Ils avaient presque tout enlevé. Ça paraissait vieux et sale maintenant qu'il n'y avait plus que nous, et ils ont fini par nous servir, mais d'une manière très lente, et dans l'indifférence. Ils ne me reconnaissaient pas, bien que j'y sois allé avec au moins sept femmes superbes, toutes différentes. Je veux dire, je les trouvais superbes, à l'époque. Maintenant, je ne les reconnaîtrais plus.

MATTIAS. Non.

JUDITH. On les a toutes rencontrées.

JOSEPH. Mais je l'ai fait. On a déjeuné là-bas. J'ai mangé un poulet satsy avec une sauce cacahuète et Jacob a mangé un petit sushi. Vers la fin du déjeuner, il m'a raconté plusieurs épisodes de son horrible, horrible, horrible

enfance… avec une expression de calme et d'indifférence… et pendant ce temps-là, pendant qu'il racontait les choses les plus épouvantables qu'il avait vécues et qu'il avait vu d'autres personnes vivre, je ne pouvais pas empêcher mon regard de se poser sur les jambes exceptionnellement longues et fines de la serveuse japonaise, sur ses yeux sans expression. Comme si j'étais dans les limbes : avec moi-même comme invité. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Qu'est-ce qu'il m'arrive ? *Il crie*. Qu'est-ce qui m'arrive ? Personne ne peut me le dire ?

SOPHIE. Si.

MATTIAS. Non.

JOSEPH. Tu es psychiatre.

MATTIAS. J'en ai peur.

DANIEL. Ben tu devrais. *Un temps bref*. Mais est-ce que tu peux, en tant que psychiatre, me dire comment tu fais pour juger si un homme est psychiquement malade ou pas, même si la frontière est floue ? Comment tu fais ?

MATTIAS. Ben, le plus souvent je suis assis.

DANIEL. Assis ?

MATTIAS. Je suis tranquillement assis et j'écoute en restant concentré. Le plus important c'est ce qui n'est pas dit.

JOSEPH. Mais tous tes clients sont morts.

JUDITH. Comment ça se passe au travail, mon amour ?

MATTIAS. Bien.

TOUT LE MONDE. Bien.

EMMA. Was macht ihr im Sommer?

TOUT LE MONDE. Sommer, sommer…

JUDITH. D'abord on va faire la Provence en voiture pendant quelques semaines. Voir des amis.

DANIEL. Des ennemis, des concurrents, des gens que j'ai manipulés.

JUDITH. À Apt. Nous avons des amis à Apt.

EMMA. C'est magnifique.

DANIEL. Où ça ?

EMMA. À Apt ? Et vous ? Vous allez faire quoi ?

DANIEL. Après on va passer une semaine en Bretagne.

EMMA. Ce sera magnifique.

DANIEL. J'espère.

EMMA. Quelque part où on restera pour toujours.

DANIEL. On a réservé une chambre…Qu'est-ce que tu veux dire ?

JOSEPH. Le Finistère ?

DANIEL. Le Finistère ? On ne peut pas y aller. C'est impossible. C'est beaucoup trop aride et inhospitalier. Impossible d'y rester. Trop dénudé. Du vent sans arrêt. Bien qu'on trouve toujours une chambre d'hôtel là-bas. Effectivement, on a téléphoné pour y réserver une chambre, mais on n'y est jamais allés. On a changé d'avis.

SOPHIE. On est allés dans le sud de la Bretagne.

JUDITH. On est allés dans le sud de la Bretagne.

SOPHIE. Quand ?

JUDITH. Quand ? Ah, il y a plusieurs années.

JOSEPH. Pont-Aven. Riec-sur-Belon. Raguenes... et Quimper.

MATTIAS. Belle-île.

JOSEPH. Belle-île. C'est bien. C'est beau. C'est là où vont les Français eux-mêmes pour passer leurs vacances. J'y suis allé une fois dans les années quatre-vingt. C'est une île.

MATTIAS. Je sais bien que c'est une île, débile.

JOSEPH. Tu n'as sans doute pas guéri une seule personne de toute ta vie ?

MATTIAS. Si, moi-même. Même pas moi-même. Je n'ai pas eu les moyens. Il est parti où, Daniel ?

EMMA. Je ne sais pas.

SOPHIE. Il est assis là-bas.

EMMA. J'ai presque oublié de quoi il avait l'air.

JUDITH. Oui, ça va vite.

MATTIAS. Ça fait longtemps qu'il est parti, maintenant.

EMMA. Oui, ça fait longtemps.

JUDITH. La terre là-bas pousse des cris ensanglantés.

JONAS, *est assis, le buste en avant et il mastique la jointure d'un doigt*. Je suis allé en voyage scolaire à Birkenau cet été. C'était la classe dans laquelle

j'étais, l'école dans laquelle j'allais… On a fait un voyage scolaire à Birkenau. On a fait un tour et on a tout vu. L'après-midi quand la visite guidée a été terminée, on a été enfermés. Ils ne savaient pas qu'on y restait. Tout le monde est allé aux cabinets, mais ils pensaient qu'on était déjà partis. Mais on restait. On ne pouvait pas sortir. Il n'y avait pas une seule personne vivante, pas de gardiens, pas de personnel. Le soir, la nuit tombait. C'était très noir. On y restait. On a crié, mais personne n'est venu. Alors on a arrêté de crier. On y est resté toute la nuit. On était assis par terre dans les toilettes. Le matin, le personnel est revenu et ils nous ont laissé sortir. Ils ont commenté ça dans les journaux. Ce qui s'est passé. Alors j'ai compris que j'étais mort.

MATTIAS. Je comprends. On parlait de quoi, déjà ?

JOSEPH. Warne March.

MATTIAS. Je pensais qu'on parlait de Lennie Tristano. On avait l'habitude de parler de Lennie Tristano. On se demandait ce qu'Art Pepper était devenu. On se masturbait l'un sur l'autre et on se demandait ce qu'Art Pepper était devenu. Tu te souviens ? *Un temps bref*. Tu t'en souviens ?

JOSEPH. Non.

MATTIAS. Tu ne te souviens pas ?

JOSEPH. Non. Et toi ? *Un temps bref*. Toi et moi ?

MATTIAS. Toi et moi, oui. Absolument. La première fois qu'on s'est masturbés l'un sur l'autre. Dans ton lit.

JOSEPH. Ça doit être quelqu'un d'autre. Tu t'es sûrement masturbé sur quelqu'un d'autre. Sûrement ton père sur qui tu te masturbais.

MATTIAS. Dans ton lit ?

JOSEPH. Oui, je le louais de temps en temps.

MATTIAS. Non, non… c'était toi.

JOSEPH. Prouve-le.

MATTIAS. Comment ça ?

JOSEPH. Je ne sais pas. Comment je saurais ? Mais tu es marié.

MATTIAS. On avait quatorze ans.

JOSEPH. Oui, mais tu es tout à fait capable de faire n'importe quoi.

SOPHIE. Je crois que j'attends un enfant.

JONAS. Qu'est-ce que tu veux ?

EMMA. Qu'est-ce que tu veux ?

JUDITH. Qu'est-ce que tu veux ?

JOSEPH. Toi ?

JUDITH. Toi.

DANIEL. Je suis là. J'ai quelque chose à vous dire. *Un temps*. J'ai quelque chose à vous dire.

JONAS. Que tu es avocat.

JUDITH. Il dit qu'il a quelque chose à nous dire.

EMMA. Il a quelque chose à nous dire.

JUDITH. À nous dire.

Silence.

MATTIAS. Quoi donc ? Qu'est-ce qu'il a à nous dire ?

JUDITH. Je ne sais pas.

EMMA. Ne sais pas.

JONAS. Pas.

MATTIAS. Qu'est-ce que tu as à nous dire ?

JONAS. À nous dire.

JUDITH. Daniel.

Silence.

DANIEL. Vous m'écoutez ?

JOSEPH. Bien sûr.

EMMA. Bien sûr.

JUDITH. Oui, on t'écoute.

EMMA. Écoute.

JONAS. Oui.

JUDITH. On t'écoute.

Silence.

MATTIAS. Qu'est-ce qu'il y a ?

JONAS. Qu'est-ce que ?

JUDITH. ... il y a ?

Silence.

DANIEL. Je suis mort.

MATTIAS. On sait.

JUDITH. Oui.

EMMA. Oui.

JONAS. Oui.

JOSEPH. On le sait depuis longtemps.

JONAS. Longtemps.

MATTIAS. Oui.

JUDITH. Oui.

EMMA. Oui.

JONAS. Oui.

Silence.

JUDITH. Seulement on ne savait pas de quoi tu étais mort.

MATTIAS. Ça n'a pas d'importance en soi.

DANIEL. Ne plaisante pas.

Silence.

DANIEL. C'est vrai.

MATTIAS. Tout est vrai, plus ou moins, quand on est mort.

EMMA. Quand on est mort.

JUDITH. Mort.

JONAS. Quand on est mort.

JOSEPH. Est.

EMMA. Mort.

Silence.

JOSEPH. Robert Bresson est mort lui aussi. Il est décédé, il y a quelques mois. En avril. C'est un des réalisateurs de cinéma qui m'est le plus cher, Dreyer, Bresson, Tarkovski, Jan Bergman, Niklas Brunius… Hammershoi.

Chacun dit des noms de gens qu'il connaît et qui sont morts. Des connaissances, des amis, des parents. Cela continue pendant quelques minutes.

SOPHIE. Comment on fait pour sortir d'ici ? Comment on fait pour sortir d'ici ?

MATTIAS. Hammershoi, ce n'était pas un réalisateur de cinéma.

JOSEPH. Non, je sais. Mais il m'était cher. *Un temps bref*. Plus qu'Art Pepper.

MATTIAS. Tu veux dire Lennie Tristano.

JOSEPH. Ah oui ?

Silence.

DANIEL. Je suis mort il y a… trois ans à peu près.

EMMA. Le temps ne veut absolument rien dire.

JUDITH. Le temps.

JOSEPH. Le temps.

JONAS. … ne veut absolument rien dire.

JUDITH. Rien

EMMA. Rien.

JONAS. Dire.

JUDITH. Non. Rien du tout.

JUDITH. Du tout.

JONAS. Tout.

Silence.

JUDITH. Et comment tu te sens ?

DANIEL. Je ne plaisante pas. Ce n'est pas une plaisanterie. Je n'ai peut-être pas l'air aussi désespéré que je devrais dans une situation pareille, mais cela étant, je sais de quoi je parle. Je suis avocat. Un avocat mort. Je suis un avocat mort.

Sophie sort un paquet de cigarettes, elle va en prendre une, mais les cigarettes s'envolent et se répandent par terre.

MATTIAS. Nous non plus, Daniel.

EMMA. Daniel.

JONAS. Daniel.

JUDITH. On ne plaisante pas.

JOSEPH. Pour nous non plus, Daniel.

JUDITH. Ça n'est pas une plaisanterie.

JONAS. Non.

EMMA. On te promet.

MATTIAS. On voit que tu es mort.

JONAS. Mort.

EMMA. Très mort.

JONAS. Mort.

DANIEL. Qu'est-ce que tu veux dire ? On ne peut pas être très mort, comme on ne peut pas être un peu mort. Soit on est mort, soit on n'est pas mort. Et si on n'est pas mort, on est vivant, non ?

EMMA. Viens t'asseoir.

MATTIAS. Viens, parle.

JONAS. Parle.

EMMA. Viens.

JONAS. Parle.

JUDITH. Viens.

JONAS. Parle.

JUDITH. Viens.

DANIEL. Pourquoi ? Ça servirait à quoi ? J'ai déjà parlé avec quelques-uns des pompiers là, en coulisses.

EMMA. Assieds-toi et… oui, comme tu veux…

JONAS. Assieds-toi et comme tu veux.

JUDITH. Toi.

JOSEPH. Toi.

DANIEL. On n'a pas envie d'être assis. On a envie de rester debout.

Silence.

JOSEPH. Raconte-nous de quoi tu es mort.

MATTIAS. De quoi tu es mort ?

JONAS. Où et quand ?

JUDITH. Tu es mort.

JOSEPH. Ça soulage normalement.

JONAS. Oui. Qu'est-ce qu'il dit ?

JUDITH. Il dit qu'il est mort.

JONAS. Il est mort.

JUDITH. Mort.

JOSEPH. On va faire quelque chose ?

JUDITH. On n'a pas besoin de dire quelque chose de particulier. Il faut juste qu'on soit présent. Ou montrer qu'on est présents pendant un moment et qu'on écoute. Ça suffit.

JONAS. Qu'on soit vu.

EMMA. Qui est mort.

JUDITH. Est mort.

Silence.

MATTIAS. Comment tu te sens ?

DANIEL. Comment je me sens ?

MATTIAS. Oui, tu vas bien ? Tu te sens plus léger ?

DANIEL. Bien, eh bien… Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que bien veut dire.

JUDITH. Tu n'es pas obligé de le savoir.

JONAS. Tu n'es pas obligé.

EMMA. Tu n'es pas obligé.

JOSEPH. Ça suffit.

EMMA. Ça prend un moment avant qu'on sente quelque chose.

JUDITH. Avant qu'on sente qu'on ne sent rien.

JONAS. Qu'on ne sent rien.

DANIEL. C'est une sensation très physique. Ou plutôt, un manque terrible de sensation physique… C'est comme… comme… Bon, quels mots choisir ?

Alors que j'essaie de décrire la sensation ?… C'est comme quelque chose que je n'aurais jamais vécu. C'est comme si je m'imaginais que j'avais des éclats dans les jambes. Un nombre incalculable d'éclats. Des éclats de verre. Des débris. Comme si j'avais traversé une grande vitre. Comme si je m'étais relevé d'un crash de voiture. Dans lequel je suis mort, sans doute. Et comme si j'essayais de me débarrasser des éclats sur mon pantalon et sur les manches de ma veste. Mais ils sont partout. Même dans les poches. Et quand j'essaie d'attraper quelque chose dans mes poches, le passeport peut-être ou la carte d'identité, juste un réflexe, c'est bien ça qu'on cherche après un vrai crash… eh ben, rien… je veux dire, je n'ai ni passeport ni carte d'identité, même pas de cartes de crédit. Je n'ai même pas de poches. Je n'ai même pas de veste. Je suis complètement nu, bien que je porte des vêtements. Je le vois, parce que c'est blanc, ce que je porte. Vous comprenez ce que je dis ?

SOPHIE. Tu veux que je m'en débarrasse ?

EMMA. Qu'est-ce qu'on a mangé déjà ?

JUDITH. Nos actes, peut-être.

EMMA. Non, non, n'essaie pas… Je n'en peux plus.

JUDITH. Non, je comprends.

MATTIAS. Daniel.

JONAS. Daniel.

JUDITH. Daniel, c'est comme l'océan Pacifique… comme garer sa voiture sur la plage de l'océan Pacifique à la tombée de la nuit ?

DANIEL. Je n'ai jamais fait ça. Comment veux-tu que je sache comment c'est ?

JUDITH. Mais vous aviez une maison sur l'île de Gotland, non ?

JOSEPH. Non, non, c'était nous… C'était nous, non ? On a bien eu une maison pendant quelques années ?

MATTIAS. C'est comme une lumière ?

JUDITH. Une lumière.

EMMA. Une lumière.

JONAS. Comme une lumière.

TOUT LE MONDE, *sauf Sophie et Daniel*. Lumière.

DANIEL. Une lumière, non.

JOSEPH. Un noir ?

EMMA. Noir.

JOSEPH. Obscurité.

JUDITH. Obscurité.

MATTIAS. Noir.

DANIEL. Non. Non plus.

JUDITH. Comme une pluie terrible ?

EMMA. Une fin ?

JONAS. Oui, une fin.

JUDITH. La fin.

MATTIAS. Une parmi plusieurs possibles.

JONAS. Plusieurs fois la même fin.

DANIEL. Je ne sais pas… Peut-être. Ça dépend de ce que tu veux dire.

JOSEPH. Ou un début ?

JUDITH. Un début.

MATTIAS. Un parmi plusieurs possibles.

DANIEL. Non, je ne sais pas. Je n'ai jamais eu le choix. *Un temps bref*. J'ai peut-être eu le choix, mais je n'ai jamais eu le temps. J'ai eu la possibilité de choisir quand Jessica est morte, mais je me suis aperçu que ce n'était pas elle, c'est moi qui étais mort. *Un temps*. Je bouge mes mains ?

JOSEPH. Oui.

Tout le monde, sauf Sophie et Daniel, bouge calmement les mains, en avant et en arrière.

DANIEL. Je bouge cette main devant mon visage ?

JOSEPH. Oui.

DANIEL. Je la bouge, là maintenant ? Vraiment ?

MATTIAS. Tu ne le vois pas ?

DANIEL. Non.

MATTIAS. C'est comme un début, tu veux dire ?

DANIEL. Peut-être. Peut-être comme un début. Comme un début, sans plus. C'est ça. Plus ou moins. Rien ne se passe. *Un temps bref*. C'est ça, un début ? Avant que rien ne se passe. Jamais. Rien ne se passe ? *Un temps bref*. Réponds-moi.

MATTIAS. Oui…

JOSEPH. Rien ne se passe.

DANIEL. Rien ?

JOSEPH. Hélas.

JONAS. Hélas.

JUDITH. Tu es mort dans le monde des vivants.

EMMA. Et vivant dans celui des morts.

JOSEPH. Je déteste ces deux répliques. On doit les dire ? On doit les dire !

EMMA. Non, on peut laisser tomber.

JUDITH. Tu es mort dans le monde des vivants.

EMMA. Et tu vis dans celui des morts.

JUDITH. Et tu penses que je suis Judith, jusqu'à ce que je te rappelle que tu ne m'as jamais vue auparavant.

EMMA. Et tu penses que je m'appelle Emma et que je suis ta femme…

JUDITH. Mais tu es mort dans le monde des vivants.

JONAS. Monde.

EMMA. Et vivant dans celui des morts.

JOSEPH. Et nous, on est quoi ?

MATTIAS. Des livres de cendres.

EMMA. On était.

JUDITH. Était.

EMMA. Était.

JUDITH. On a été.

EMMA. Été.

JONAS. Été.

MATTIAS. Aujourd'hui on a appris qu'on était trop vieux pour donner de l'amour à un enfant.

JUDITH. On va faire l'Allemagne, le Danemark, l'Allemagne, la Suisse, l'Allemagne, et puis la France, l'Allemagne, en voiture. Je viens vers toi, Hanna. En Israël. Je trouverai peut-être quelque chose d'utile pour remplir mon utérus mort.

SOPHIE. Et moi qui t'aimais tant...